



**HAL**  
open science

# Moulins-Lille, errance des références. La désindustrialisation comme processus de mutation paysagère et son incidence sur la maîtrise d'oeuvre urbaine

Serge Koval, Dominique Mons

## ► To cite this version:

Serge Koval, Dominique Mons. Moulins-Lille, errance des références. La désindustrialisation comme processus de mutation paysagère et son incidence sur la maîtrise d'oeuvre urbaine. [Rapport de recherche] 382/86, Ministère de l'urbanisme et du logement / Secrétariat de la recherche architecturale (SRA); Ecole nationale supérieure d'architecture de Lille et Régions Nord. 1986. hal-01899571

**HAL Id: hal-01899571**

**<https://hal.science/hal-01899571>**

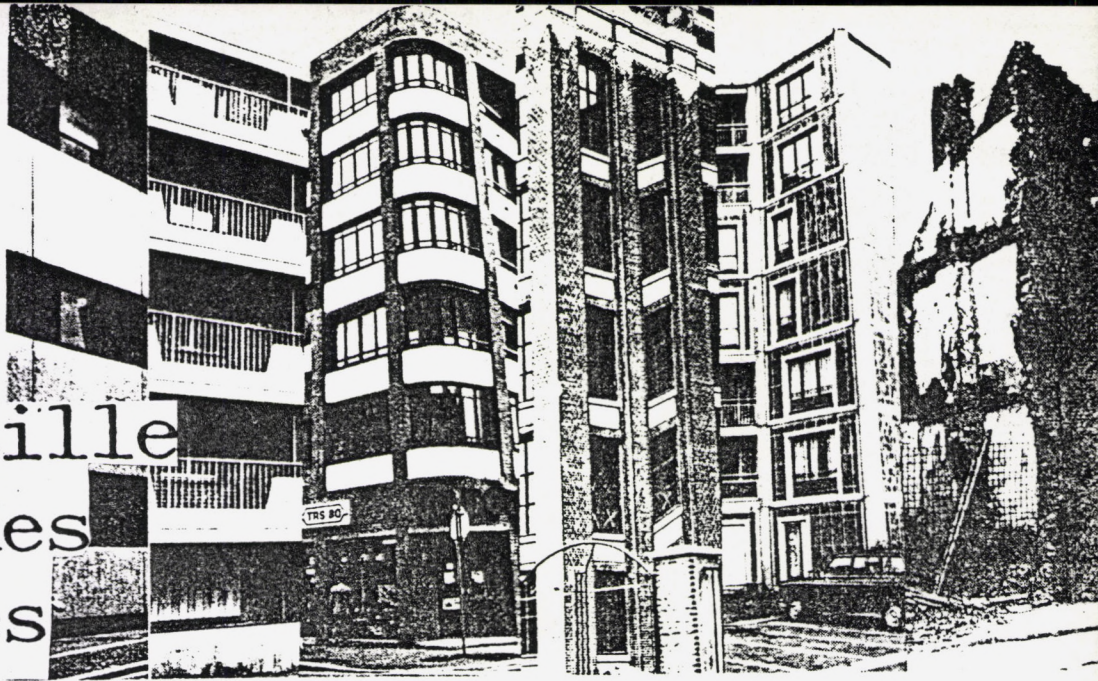
Submitted on 19 Oct 2018

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

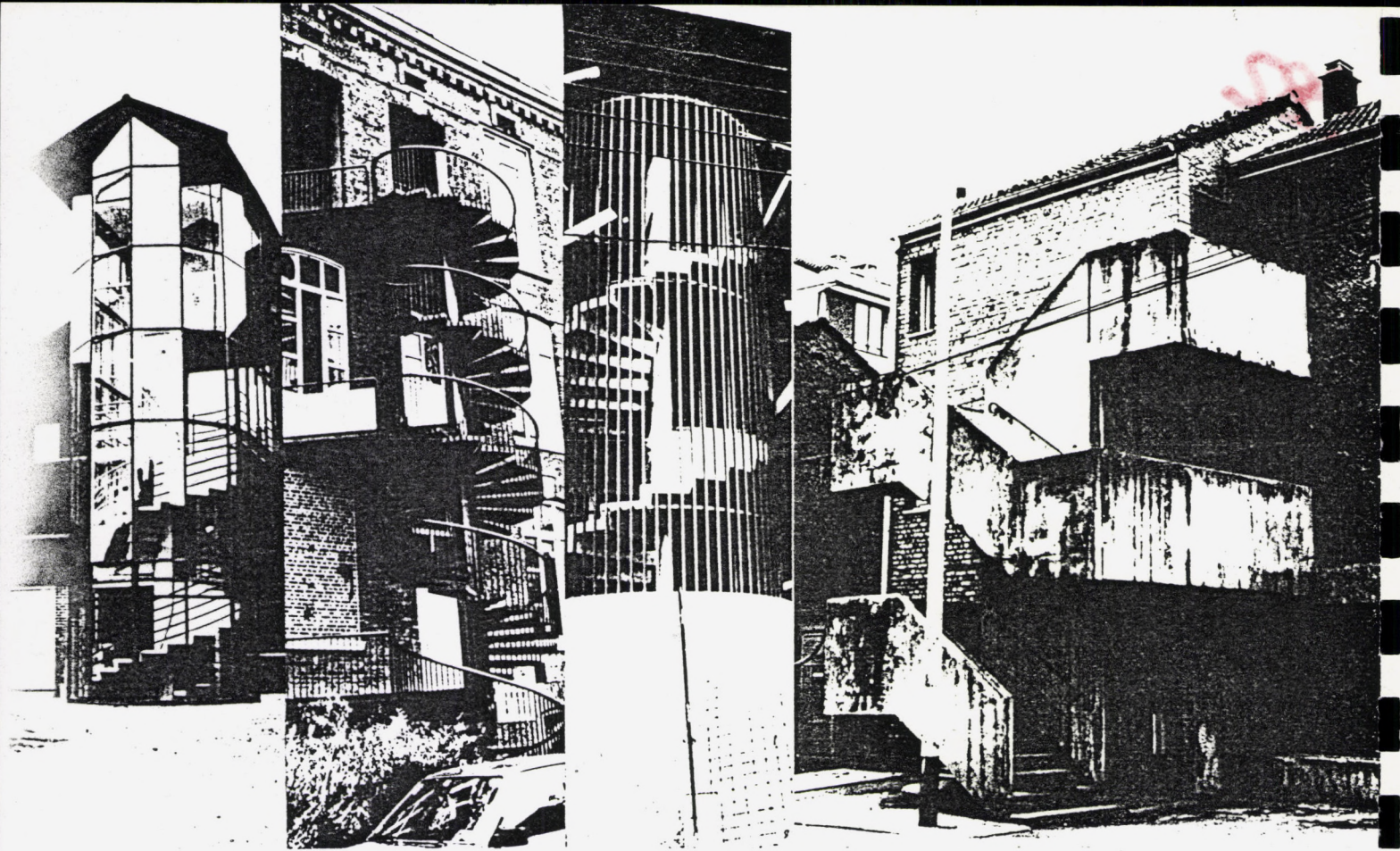
L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

382

Moulins-Lille  
Errance des  
références



La désindustrialisation comme processus  
de mutation paysagère et son incidence  
sur la maîtrise d'oeuvre urbaine



Contrat N°83 012 89 00 223 75 01

MINISTERE DE L'URBANISME ET DU LOGEMENT  
DIRECTION DE L'ARCHITECTURE  
SECRETARIAT DE LA RECHERCHE ARCHITECTURALE

LA DESINDUSTRIALISATION COMME PROCESSUS DE  
MUTATION PAYSAGERE ET SON INCIDENCE SUR LA  
MAITRISE D'OEUVRE URBAINE

MOULINS-LILLE - ERRANCE DES REFERENCES

ETUDE N° II

Ecole d'Architecture de Lille

Co-responsables de la recherche: Monsieur KOVAL Serge, architecte  
Madame MONS Dominique, géographe

REDACTION. : Madame MONS Dominique  
Monsieur KOVAL Serge

REPROGRAPHIE.: Monsieur DUCATEZ Alain  
Monsieur PICOT Georges

DACTYLOGRAPHIE.: Melle DUJARDIN Véronique

Le présent document constitue le rapport final d'une recherche remise au Secrétariat de la Recherche Architecturale en exécution du programme général de recherche mené par le Ministère de l'Équipement, du Logement, de l'Aménagement du Territoire et des Transports avec le Ministère de l'Industrie et de la Recherche. Les jugements et opinions émis par les responsables de la Recherche n'engagent que leurs auteurs.

Nous constatons actuellement un repli de l'urbanisation dans les zones pré-industrielles par la valorisation de villes ou quartiers dits "historiques" mais les quartiers ouvriers ou industriels du XIX<sup>e</sup> siècle semblent n'offrir par leur parcellaire, leur système de voies, leur bâti, qu'une image négative pour l'urbaniste ou l'administrateur. Ainsi, dans ces quartiers, le passage à l'ère post-industrielle se fait sans actions esthétisantes, sans aide bureaucratique ou très peu: ici pas de secteur sauvegardé; peu d'images de marque porteuses qui permettraient "une négation du négatif" (Cf Ritchot: "Forme urbaine et pratique sociale", Liège - Montréal, 1985).

Le premier réflexe est de créer un cadre de vie nouveau par l'inversion des vides et des pleins, par la production de barres et de tours d'habitations, par l'oubli ou la négation de la culture industrielle basée sur les liens habitat-travail au sein du "quartier" et dans la quotidienneté. Mais c'est compter sans les "patrimoines encombrants" qui demandent des niveaux différents d'interventions sur l'urbain: l'espace a été impliqué à différentes échelles dans la fabrication du paysage industriel et les patrimoines remis en cause sont de nature très variable: les grandes infrastructures linéaires du XIX<sup>e</sup> siècle comme les canaux et les voies ferrées qui sillonnent autant l'espace régional que la ville et le quartier constituent un héritage peut être plus délicat encore à exploiter que ne le sont les usines ou l'habitat ouvrier.

Comment exploiter l'histoire industrielle au niveau des formes urbaines et du dynamisme urbain? La prédominance de l'Histoire dans la pensée urbaine contemporaine nous contraint à un repli sur le territoire, à rechercher dans le patrimoine les fondements morphologiques du dynamisme urbain contemporain.

Nous continuons dans cette deuxième partie de l'étude à exploiter l'enseignement du quartier de Moulins à Lille dans sa nouvelle dynamique spatiale et architecturale.

Une typologie des mutations urbaines, paysagères et architecturales nous permet d'appréhender les relations nouvelles entre territoire et ville, entre ville et architecture.

C'est une étude sur "l'errance des références" qui est au centre de cette recherche.

Un dictionnaire des styles des réalisations contemporaines est la base d'un travail sur la mise en place et la compréhension de la ville post-industrielle.

I

PROBLEME DE LA RECONSTRUCTION  
DE LA VILLE SUR ELLE-MEME



La reconstruction de la ville industrielle sur elle-même semble actuellement se confronter à de nombreux problèmes: le choix des lieux mêmes de l'extension urbaine contemporaine, les modes de réutilisation de l'héritage morphologique sont deux des aspects de la problématique de reconquête.

En effet, si l'on considère la pérennité des sites urbains dans le temps et le renouvellement incessant du bâti qui caractérise l'histoire urbaine, la reconstruction de la ville sur elle-même n'apparaît pas comme un questionnement majeur mais plutôt comme le résultat d'une dynamique incessante propre aux milieux humains vivants. On observe cependant un phénomène d'une ampleur considérable depuis une trentaine d'années dans les principales villes d'Europe du Nord-Ouest et les villes de vieille industrie en général: la désindustrialisation des villes-centres entraîne l'obsolescence du tissu urbain et la nécessité de repenser la ville dans sa structure et dans les différents éléments de sa morphologie: plan, taille des îlots, des parcelles, types de bâti, types d'espaces ouverts (voiries, places, jardins...)

#### I LA VILLE DANS LA CONTINUITÉ.

Aujourd'hui plus que jamais, "l'Histoire" est à l'honneur. Tout discours sur la ville s'y réfère: l'Histoire c'est-à-dire la mouvance et la synergie des rapports de force sociaux et économiques contribue à modeler, sinon à figer, les lieux d'implantation humaine dans la civilisation occidentale. Toute ville digne de ce nom est le résultat d'une continuité historique, de production de formes sur des formes bâties. Au-delà des ruptures dues aux crises économiques qui jalonnent l'histoire occidentale, la ville sédimentaire et pétrifiée s'adapte, se métamorphose au gré des besoins.

Il existe des "pépinières urbaines" en Europe, des liens privilégiés où l'histoire urbaine a été particulièrement intense et où l'accumulation des traces historiques donne le tracé même des villes.

. Les villes d'Italie du Nord

Les villes d'Italie du Nord sont depuis longtemps des laboratoires d'études précieux et d'interminables sources de renseignements et d'enseignement sur la nature et la force de l'Urbain. Il est vrai que la nécessité du "voyage en Italie", avant et après Ruskin, n'est pas contestable, et reste le meilleur garant de la compréhension de la ville occidentale dans sa continuité.

Ainsi les historiens et architectes italiens et en particulier ceux issus de l'Ecole d'Histoire de l'Architecture de Venise insistent sur la permanence du fait urbain à travers l'accumulation des traces historiques. Dans son livre "l'Architecture de la ville" qui a fait date dans l'histoire des relations entre Architecture et urbain, Aldo Rossi en 1966, met en lumière les principaux thèmes d'études urbaines actuelles. Une phrase cueillie dans son chapitre sur la structure des faits urbains éclaire notre conception des relations ville-histoire:

"Et puisque toute fonction n'est visible qu'à travers une forme, et que la forme est ce qui permet l'existence d'un fait urbain, nous pouvons affirmer que dans tous les cas, il existe une forme, un élément urbain qui permet l'identification; et si cette forme peut subsister, on peut également penser qu'avec elle subsiste un fait urbain, quel qu'il soit, et que peut-être, comme nous le verrons, ce qui constitue par excellence le fait urbain, c'est ce qui subsiste au milieu d'un ensemble en transformation"... "Nous soutenons .. que la ville est quelque chose qui perdure au-delà de ses transformations et que les fonctions, simples ou plurielles qu'elle remplit au cours du temps ne sont dans la réalité de sa structure que des moments".



Anvers: plan de la ville et de son extension Nord en 1548.

Les exemples que prend Aldo Rossi pour illustrer et démontrer cette théorie sont presque tous italiens et surtout, l'architecture et l'urbain sont étudiés en fonction de leur relation à la ville pré-industrielle; la sédimentation urbaine proposée à l'analyse s'y est faite, semble-t-il, sans "régression" et les recherches se situent bien souvent dans une perspective de projet urbain en fonction d'une archéologie.

. Les villes de l'Europe du Nord-Ouest

L'Europe du Nord-Ouest offre une autre zone privilégiée: les Flandres, en particulier, avec leur semis urbain très serré, dès l'époque médiévale, depuis les Pays-Bas Néerlandais jusqu'à la Flandre française, sont un terrain d'étude très riche. De nombreux cas de figure y sont représentés et le principe de continuité est davantage en rapport avec le processus d'urbanisation régionale qu'avec le processus de construction de la ville sur elle-même. En ce sens, les exemples pris en Flandre sont plus démonstratifs, peut être, que ceux déjà évoqués et remarquablement analysés des villes d'Italie.

La ville d'Anvers en Flandre nous paraît soutenir la comparaison avec ses consœurs italiennes: ville internationale depuis le XV<sup>e</sup> siècle, grand port mondial contemporain, l'histoire de la ville et de sa forme urbaine est exemplaire de cette problématique de la continuité tout en introduisant des notions propres à la ville industrielle et post-industrielle.

En particulier, ce qui nous intéresse dans l'histoire d'Anvers, ce sont les différents moments de rupture dans la croissance et la vie urbaines.



Anvers: incendie de l'Hôtel de Ville lors de la "Furie espagnole" en 1576.

Si nous nous référons aux chiffres de population de la ville au XVI<sup>e</sup> siècle, période très florissante de façonnement de la morphologie urbaine dans l'ancienne enceinte médiévale, la rapidité de croissance et de déclin de la ville a de quoi nous surprendre et toute proportion gardée, les similitudes quantitatives sont évidentes avec la "crise urbaine" qui suit l'époque industrielle.

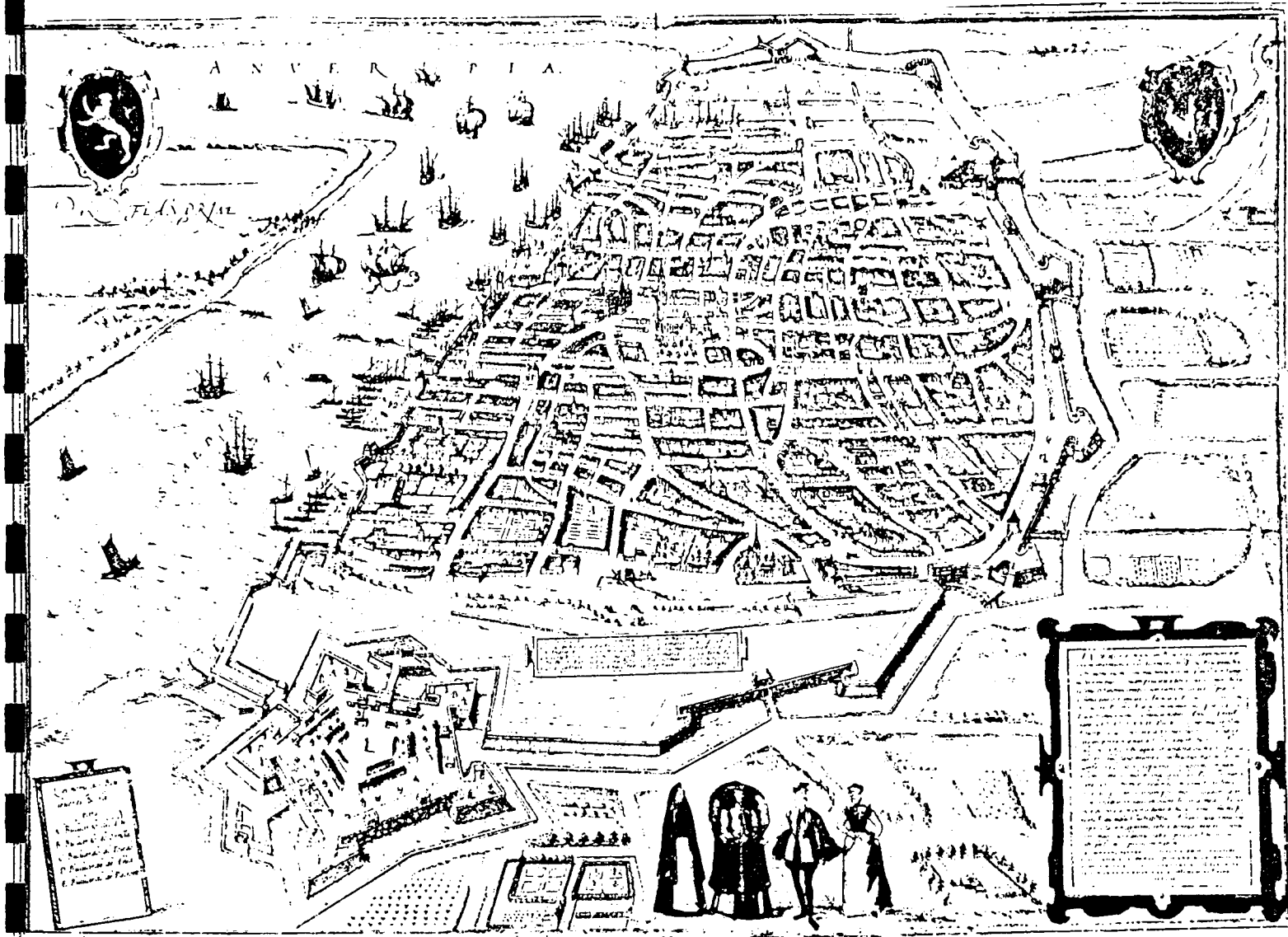
La croissance est progressive du XIV<sup>e</sup> au début XVI<sup>e</sup> siècle et correspond à la montée des villes bourgeoises médiévales dans cette partie de l'Europe: 5000 habitants en 1374

20000 habitants en 1440

50000 habitants en 1500 quand les colonies marchandes chassées de Bruges s'installent dans le port de l'estuaire de l'Escaut sur les prérogatives de l'Empereur d'Autriche Maximilien 1<sup>er</sup>.

S'ensuit une période très prospère commercialement qui amène la population à plus de 100 000 habitants en 1560 et en fait une des villes les plus importantes d'Europe sinon du monde d'alors. Le recensement de 1568 dénombre 118 000 résidents. Autour de la Bourse et des maisons de marchands, des entrepôts et des hôtels accueillent l'afflux des étrangers et des marchandises; le long de nombreux quais longeant les darses du port de plus en plus vaste au Nord de la ville, les entreprises de transformation des matières premières accumulées se multiplient.

La conséquence de cette formidable expansion est, outre une spéculation immobilière exagérée, la transformation de la ville en un chantier permanent: les remparts sont reculés une première fois en 1542, une seconde fois en 1567 alors que les premiers sont à peine terminés. De nouvelles voies, de nouveaux quais permettent de nouveaux alignements de bâtis: l'espace est densifié au maximum, sans ordre véritablement établi, sauf pour le nouveau quartier portuaire au Nord de la ville où Gilbert Van Schoonbeke, architecte influencé par les Italiens, tracera un plan de type géométrique.



Anvers: plan de la ville vers 1635.

Au 1er plan, forteresse du Duc d'Albe qui marque la fin de la prospérité commerciale.

Et puis en quelques années, c'est le déclin, en rapport avec les troubles politiques et religieux, la succession des " furies " qui liquide une partie de la population et en évacue une autre partie. En 1584, il reste 80 000 habitants, en 1586, 50 000 et en 1589, 42 000 habitants.

Comment la ville construite résiste-t-elle à cette dépopulation? Comment le patrimoine bâti est-il arrivé jusqu'à nous? Comment Anvers, au lieu de se métamorphoser en ville fantôme, devient-elle le siècle suivant, un des grands pôles non plus économique mais culturel de l'Europe du Nord-Ouest? Entrepôts de laine et d'épices y sont avantageusement remplacés par les imprimeries et ateliers de peinture et de sculpture à rayonnement international et sur les bases de la ville commerciale mi-médiévale, mi-renaissance, la ville culturelle de la Contre Réforme entretient et magnifie plus qu'elle ne transforme ou détruit son patrimoine urbain. La cité vit dans une enveloppe trop vaste qui suffira à sa population jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle: l'essor économique de la ville du XVI<sup>e</sup> siècle a suffi à engendrer un espace pour trois siècles.

Ici rupture économique n'est pas synonyme de crise morphologique, et lorsque pour des raisons politiques, le port d'Anvers et l'Escaut sont rouverts à la circulation maritime, la ville est capable d'accueillir tout un faisceau de nouvelles activités et c'est par addition et non par ablation qu'Anvers se transforme et s'adapte en un siècle au monde industriel: extension périphérique par recul des fortifications à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, création de zones spécialisées tout au long du XX<sup>e</sup> siècle: la zone portuaire s'étend au Nord de la ville jusqu'à la frontière Hollandaise à près de 50 Km du centre urbain, puis à l'Ouest, sur le versant dit "Tête de Flandre" des rives de l'Escaut.



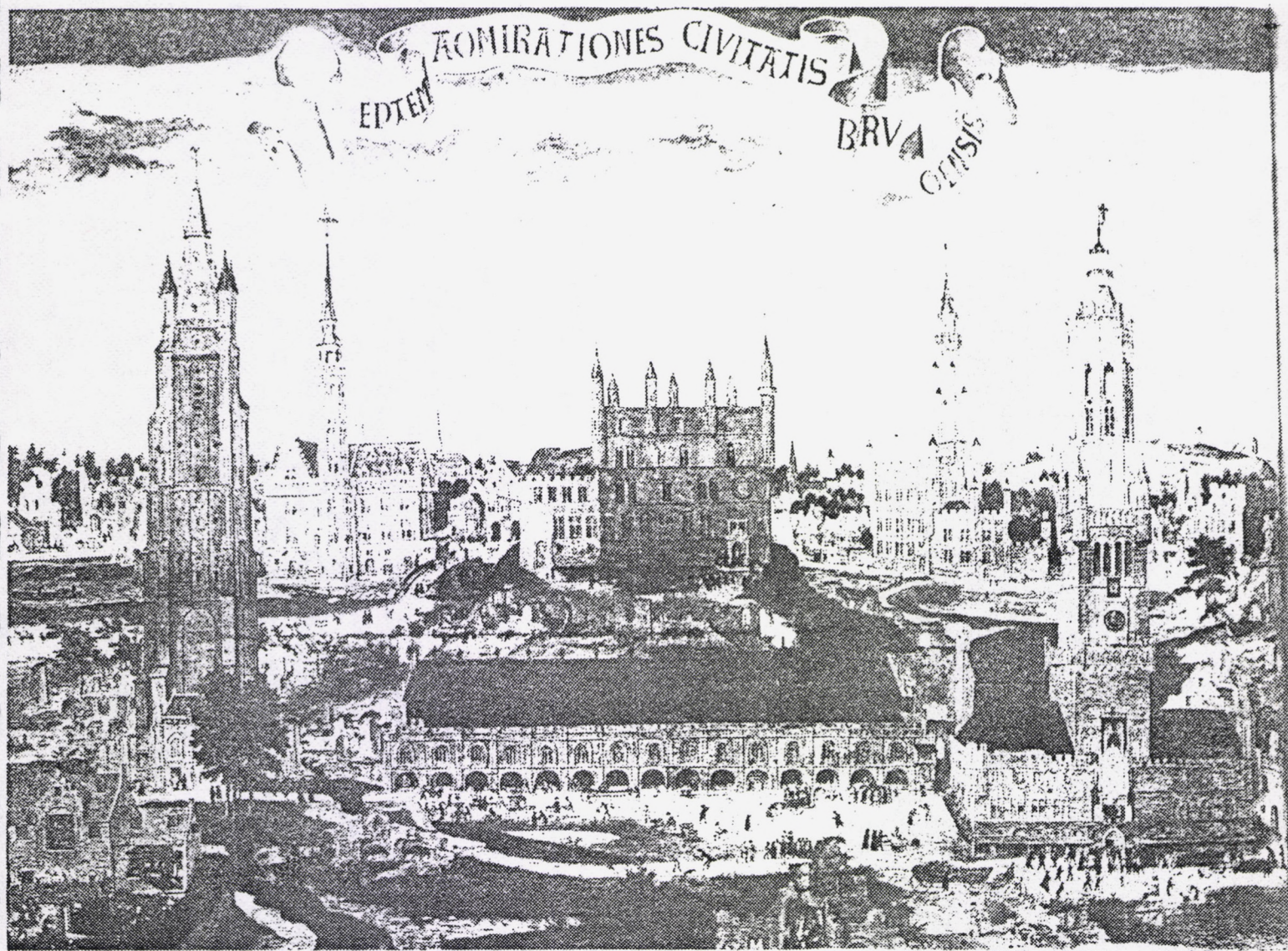


72. The centre of Bruges.  
Detail from the bird's-eye  
view by Marcus Gheeraerts,  
1568.

1. Town Hall
2. St Basil
3. St Donatien
4. Bellry
5. Wool Hall
6. Cour des Princes
7. Crane
8. Poortersloge

Plan de Bruges de Marcus Gheeraerts, en 1568.  
Ce plan, établi après la chute économique de la ville,  
sert actuellement de référence à la restauration histori-  
que "façon" XV<sup>e</sup> siècle.

Dans cette deuxième phase d'expansion urbaine, la revitalisation de la ville établie a été effective par réutilisation de la trame urbaine en l'état, par substitution d'immeubles sur le parcellaire hérité ou par mutation fonctionnelle du patrimoine bâti malgré un dédoublement du centre au profit du "quartier de la gare". Puis, aux nécessités de la croissance répondent l'extension périphérique et la spécialisation des espaces comme dans toutes les grandes villes européennes contemporaines, mais les strates successives d'urbanisation et d'urbanité constituent un sédiment solide qui ne semble pas en péril, malgré les quelques attaques du mouvement moderne et une paupérisation toute momentanée des quartiers centraux de la vieille ville. (Ce dernier phénomène trouve dans ces trente dernières années sa cause et son remède: dépopulation des centres dans un premier temps, création de secteurs sauvegardés et nouvel "embourgeoisement" de la ville interne dans un second temps. Cet exemple est caractéristique d'une ville qui traverse plusieurs étapes du monde technique: de l'économie marchande médiévale à la phase industrielle, plusieurs ascensions et ruptures urbaines ont marqué le développement d'Anvers. Jamais cette ville n'a été figée dans le temps et la métropole qui existe aujourd'hui est faite de sédiments en devenir. Le plus étonnant peut être et ce qui nous interroge sur les rapports véritables entre phase de croissance économique et moment de constitution du patrimoine urbain, c'est que certains parmi les éléments les plus remarquables du tissu urbain correspondent à des périodes de déclin économique: un dérapage temporel existe entre les phases de prospérité économique et les phases de mise en place du cadre urbain; il semble qu'à Anvers (mais les mêmes constatations valent pour Bruges) une ère culturelle soit postérieure à une ère économique et que finalement ce qui s'est construit "après" nous renvoie à une phase précédente de prospérité.



Bruges, 1550

Tableau représentant les merveilles et les ruines de la ville du XV<sup>e</sup> siècle.

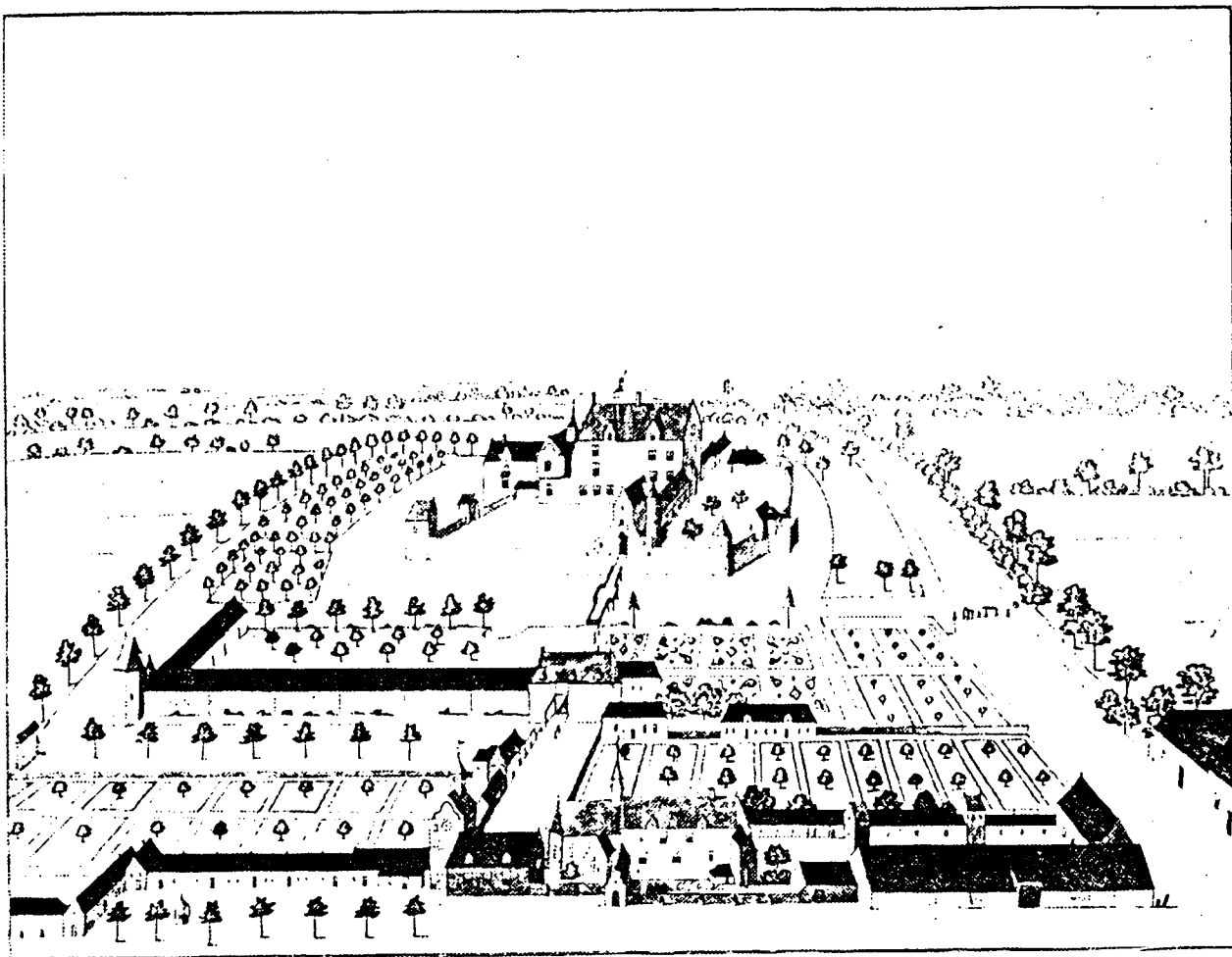
Ce ne sont pas les traces directes d'une période historique qui nous renvoient à cette période mais un travail postérieur sur certains éléments qui restent la référence d'un moment passé: ainsi, à Anvers, la construction de l'Hôtel de Ville, symbole de la ville de la Renaissance et des libertés communales et marchandes correspond déjà au déclin économique. De même, les maisons des marchands parvenus jusqu'à nous et qui symbolisent toujours le rôle d'Anvers dans le commerce international du XVI<sup>e</sup> siècle sont souvent postérieurs à cette période. La majorité des hôtels flamands ont été "rhabillés" au XVIII<sup>e</sup> siècle, en pleine stagnation économique...

Entre prospérité économique et constitution du fait urbain, il y aurait donc peut être autant d'actions successives que d'actions simultanées. Mais ce schéma est-il valable dans le cas de la ville industrielle et de ce qu'il en advient à l'heure actuelle?

II CONTINUITÉ ET RUPTURE: un problème spécifique à la ville industrielle?

Force nous est de constater que l'essentiel de la littérature consacrée à l'histoire urbaine se réfère à la ville pré-industrielle comme exemple d'urbanité remarquable. Le projet urbain, depuis une vingtaine d'années, après l'abandon généralisé des principes du mouvement moderne au moins en Europe Occidentale, s'inspire des "heures glorieuses" de l'histoire de la forme urbaine pour produire un nouvel éclectisme où curieusement la référence au XIX<sup>e</sup> siècle est souvent absente.

Il n'est pas dans nos intentions de retracer l'histoire de l'Urbanisation du XIX<sup>e</sup> siècle européen liée à l'Industrialisation. Il s'agit de saisir néanmoins ce qui différencie fondamentalement la "ville industrielle" de "la ville" en général afin de comprendre le processus de rejet ou l'assimilation très lente aujourd'hui de l'héritage industriel.



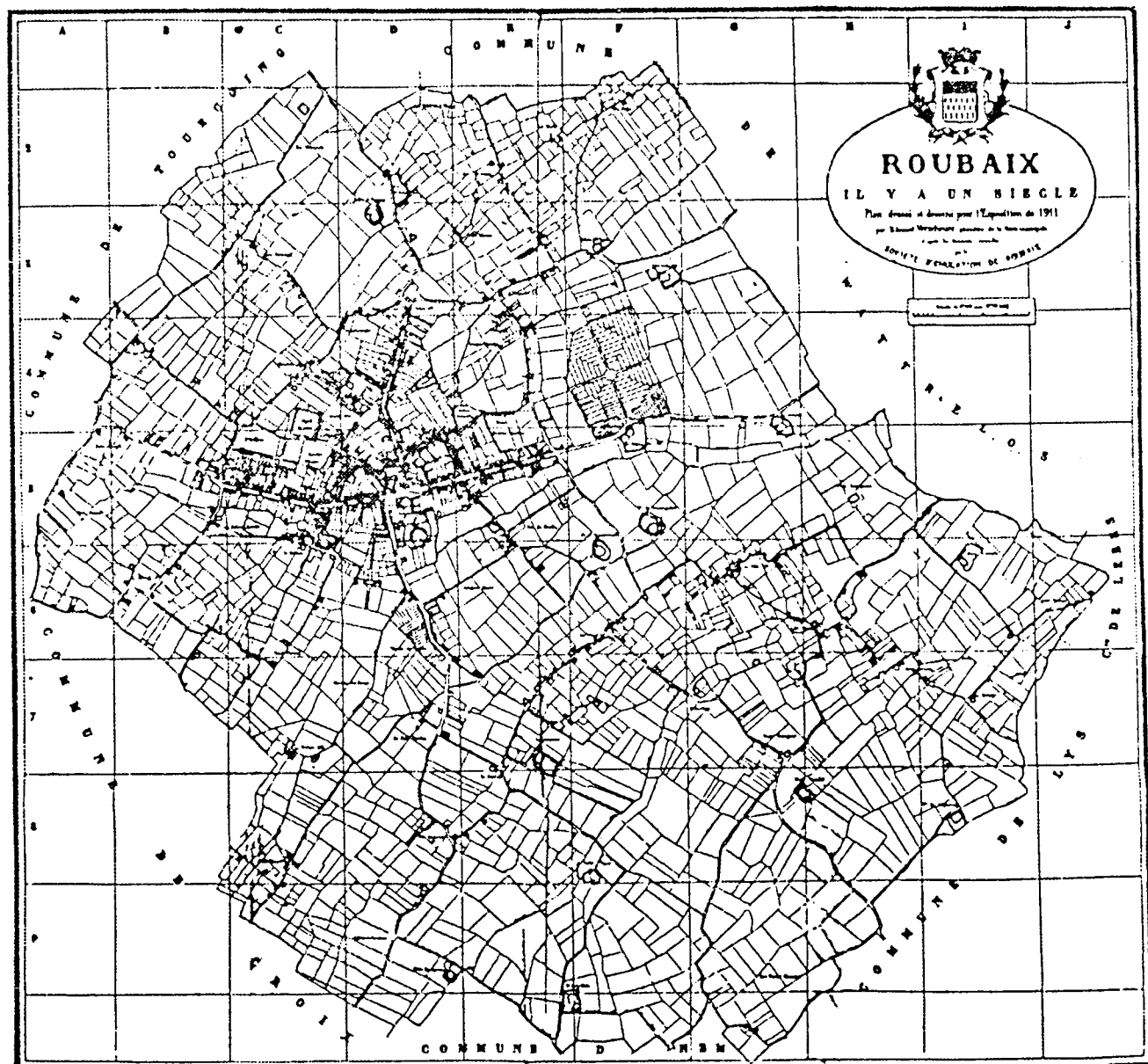
- Le château de Roubaix en 1635.

. Un phénomène d'extension urbaine de grande envergure.

On a maintenant coutume de mesurer la croissance urbaine aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles en mettant en parallèle les courbes d'industrialisation et les courbes d'urbanisation pour affirmer sans équivoque la cause même du développement urbain en Occident. L'aspect quantitatif de la "révolution industrielle" a bien souvent occulté l'aspect qualitatif de transformation de l'espace et en particulier de l'espace urbain. On accède très vite en Europe à un monde à dominante urbaine et ce d'autant plus dans les pays précocement industrialisés, en rapport avec les nécessités de la technique.

Mais quelles sont les grandes mutations qualitatives de l'espace urbain: y-a-t-il davantage rupture que dans les phases de croissance urbaine pré-industrielle? La réponse ne peut être monolithique et suppose encore un travail d'inventaire historique lieu par lieu qui nous dégage des idées reçues. En ce sens, le livre de Jean-Pierre Frez sur "la ville industrielle et ses urbanités: la distinction ouvriers/employés, Le Creusot 1870-1930" est un ouvrage remarquable. De même, bon nombre de thèses en Histoire moderne et contemporaine ou en géographie nous donnent les bases scientifiques d'un travail qui reste souvent à faire sur la mise en place d'une morphologie urbaine et de types architecturaux sans l'aide "des hommes de l'Art" dans le sens classique du terme.

Une structure urbaine spécifique se met en place sans projet urbain proprement dit; la ville industrielle est le fait, plus que toute autre, d'un pouvoir éclaté. Plus que la ville bourgeoise (au sens politique) dont elle est en quelque sorte issue, elle correspond à un ensemble de décisions individuelles basé sur une technique et des possibilités d'investissement. C'est une ville qui se structure comme une aventure.



Roubaix en 1811  
Le bourg, les hameaux, les champs.

Le hasard, l'imprévisible sont présents dans la ville industrielle: hasard de la localisation d'une couche de minerai à exploiter, aléatoire de la réussite d'un "bourgeois" qui tente fortune en investissant dans des procédés techniques de fabrication de produits textiles par exemple,.. Contrairement aux discours rationnels qui président à l'élaboration de la ville industrielle, celle-ci, dans sa globalité rarement pensée comme telle, apparait bien comme le chaos en regard des théories antérieures sur l'espace depuis la Renaissance. Dans certains cas, cette ville industrielle n'est pas plus hasardeuse que la ville commerçante du Moyen-Âge: nous avons vu que la ville d'Anvers, structurée selon un mode médiéval au XVI<sup>e</sup> siècle, a résisté dans sa forme par delà l'époque industrielle. Ce pouvoir éclaté au niveau de la composition urbaine n'est donc pas un phénomène nouveau: c'est davantage l'introduction de nouveaux types de bâti dans une trame urbaine qui pose problème (actuellement seulement d'ailleurs). Plus que les places de marché ou les lieux de cultes qui demeurent cependant pendant toute la période industrielle, ce sont les lieux de production, les usines qui sont les référents, les régulateurs de l'organisation spatiale urbaine. Mais là encore, de nombreux cas de figures interdisent une généralisation des faits: selon qu'il s'agisse de l'industrialisation d'une ville pré-industrielle, de la création ex-nihilo d'ensembles urbains liés à une extraction minière spécifique, ou d'expansion industrielle de grande envergure à partir d'un noyau urbain préexistant mais insignifiant spatialement, des villes industrielles apparaissent et se confrontent dans leurs systèmes spatiaux. Et sur chacun de ces terrains très particuliers, le système industriel s'est ancré avec ses réseaux, sa culture, son "art de vivre". La crise de ce système industriel a entraîné la négation de la forme urbaine produite. Ce rejet est nouveau dans l'histoire de la continuité urbaine et les destructions liées à l'ébranlement du "vieux" monde industriel ont été très brutales.





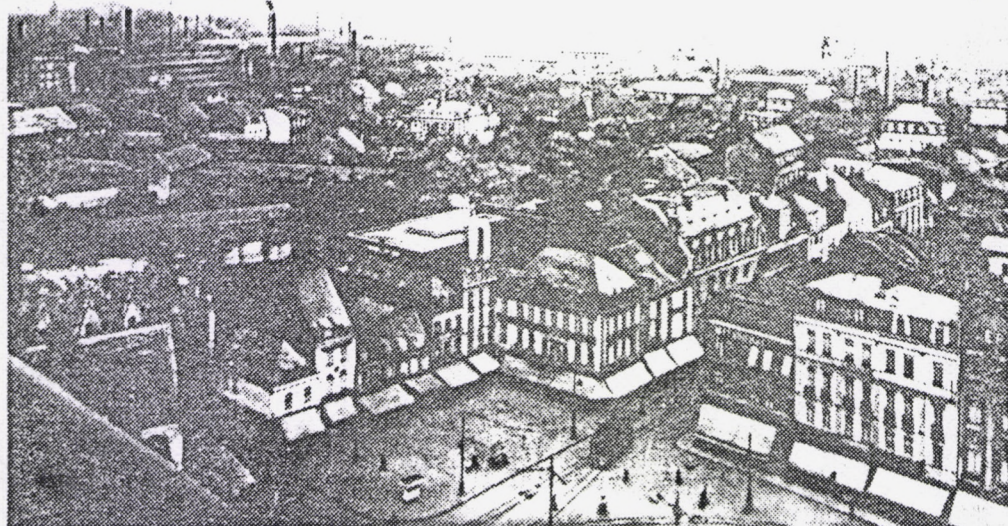
Roubaix en 1889  
la ville industrielle.

Une rage d'effacer un passé trop proche, de nier une culture non maîtrisée finalement par ses initiateurs a dans bien des lieux déjà rompu la possibilité d'un travail avec l'histoire.

. Les traces de la ville industrielle construite sur la ville pré-industrielle.

A partir du XIX<sup>e</sup> siècle, toutes les grandes villes se voient contraintes d'accueillir l'industrie et ce d'autant plus quand les réseaux de communication régionaux sont déjà en place et permettent rapidement une intensification des échanges ou quand des sources de matière première ou d'énergie sont découvertes à proximité. Les villes, encore confinées dans leurs remparts, se développent par accumulation et densification, surélévation et substitution. Ce phénomène a été mainte fois décrit. Nous insistons cependant sur l'adaptation, non de la ville à l'industrie, mais de l'industrie à la ville existante: il existe peu de cas d'agression directe les démolitions accompagnant la mise en place des lieux industriels sont rares. Au contraire, on procède ici par densification et non par ablation, par extension périphérique et consommation d'espace nouveau et non par démolition de l'existant. Le phénomène des "percées" se généralise surtout à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et concerne davantage la grande ville commerciale ou financière que la ville industrielle. La ville industrielle, elle, se moule dans les interstices de la ville existante, quelque soit la hiérarchie des lieux: centre ou périphérie, quartiers aristocratiques ou artisanaux, tous les espaces libres sont investis; toute la vie urbaine est remodelée et axée sur les nouveaux lieux de travail. Dans le profil urbain même, les cheminées d'usine rivalisent avec les beffrois et les tours d'églises, les usines avec les édifices publics. Cette cohabitation ne semble pas gênante tant que l'industrie insufflé une vitalité nouvelle à la ville, tant que le phénomène industriel se suffit de l'espace urbain interne.

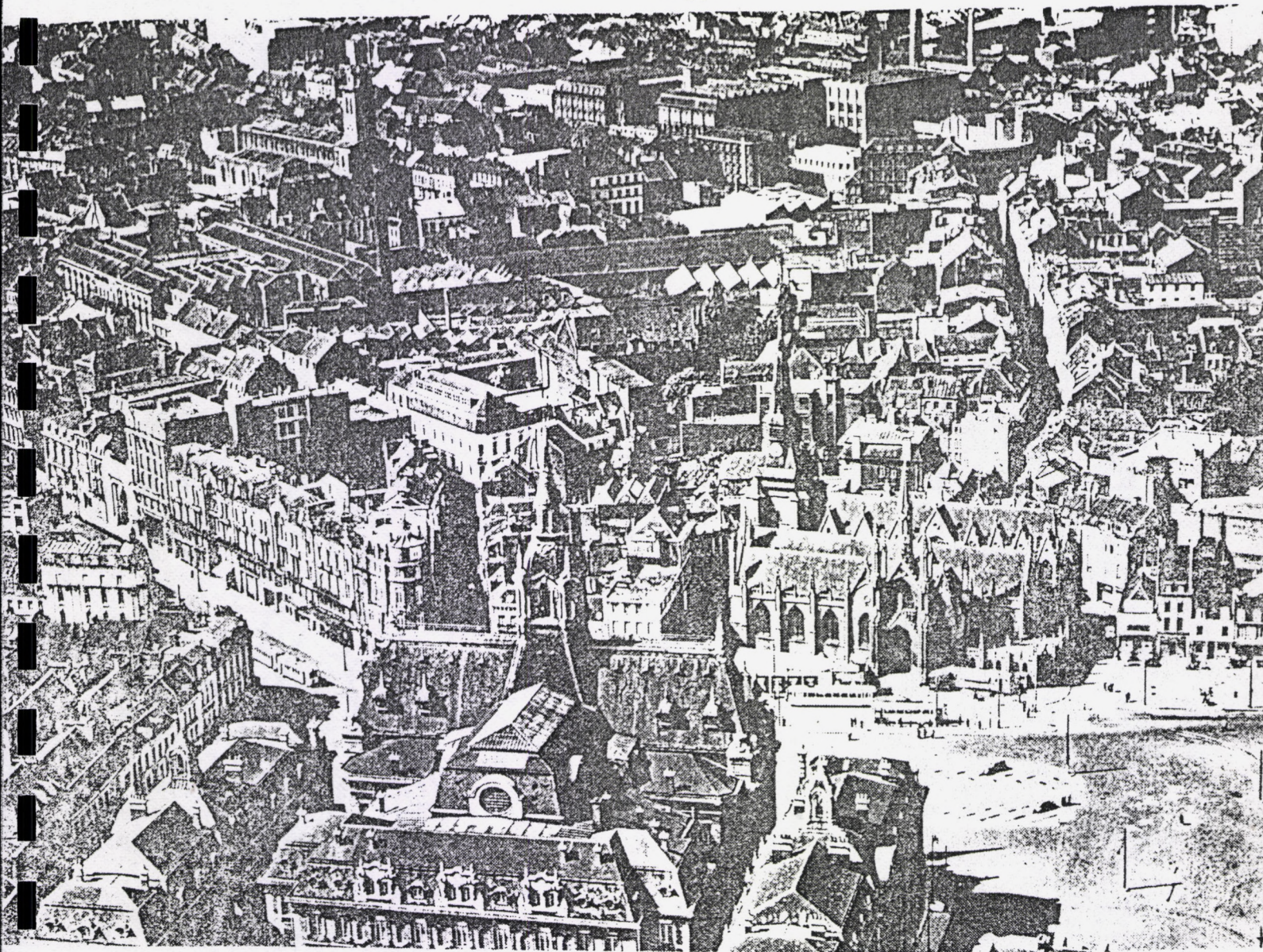
70. ROUBAIX. Vue générale



Le centre de Roubaix, ville industrielle en 1937

Mais ce processus de densification transforme totalement l'équilibre et l'organisation urbaine et quand l'industrie, soit à cause de son déclin, soit à cause de son transfert, quitte cette ville pré-industrielle qu'elle a tant contribué à modifier, le rejet des formes urbaines héritées est actuellement presque général.

Ainsi, si nous analysons les processus de réhabilitation de certains quartiers anciens dans les villes françaises, et en particulier dans les zones où la procédure de Secteur Sauvegardé a fait son apparition dans les années 60, dans la majorité des cas, on vise à supprimer toute trace de la "vieille industrie" dans des quartiers dits "historiques". Le XIX<sup>e</sup> et le début XX<sup>e</sup> siècles sont très commodément rayés de l'histoire. Que ce soit dans le quartier du Marais à Paris, ou dans le "Vieux-Lille" dans la métropole du Nord, les usines et les ateliers disparaissent afin de retrouver, par "curetage", selon le terme consacré, la pureté originelle d'un style pré-industriel. Le patrimoine industriel, et surtout les lieux de travail et les logements ouvriers sont ressentis dans ces zones comme totalement négatifs: il faut donc les supprimer ou les maquiller. A Lille, dans le secteur sauvegardé on conserve les courées du XVIII<sup>e</sup> siècle comme éléments pittoresques et on supprime celles du XIX<sup>e</sup> même quand elles présentent un intérêt documentaire et social évident. On préfère démolir des usines solidement construites et non dénuées de qualités architecturales pour les remplacer par une architecture pastiche du XVIII<sup>e</sup> siècle sans aucune référence historique précise. C'est comme si, une fois la vie sociale désorganisée par la perte des lieux de travail, la matérialité de la ville n'avait plus de raison d'être et que pour une fois, la continuité historique de la forme urbaine ne pouvait plus être effective. Une impatience de supprimer tout de suite les traces d'un passé trop proche montre à quel point l'époque industrielle est encore vécue comme un traumatisme social.



Le centre de Roubaix, 1975.  
Densité des usines et de l'habitat.

Le "signifié" des éléments bâtis parait insoutenable: il faut donc les supprimer quand on le peut, quand les bases de la ville pré-industrielle sont encore assez présentes pour permettre par delà l'ère industrielle, une continuité.

. La ville industrielle, création du XIXè siècle.

La ville du XIXè siècle, entièrement élaborée sous l'égide de l'industrie a pris des aspects morphologiques très variés selon les types d'activités. Entre les nébuleuses urbaines des bassins miniers entrecoupées d'espaces ruraux et agricoles vivaces et les cités du Textile ou de la Métallurgie, la structuration de l'espace se réfère à des pratiques et des modes de vie différents. Les problèmes posés par la réactualisation de tels espaces sont donc complexes.

Les grandes villes créées par l'industrie textile par exemple ont suscité en leur temps autant d'effroi que d'admiration. Le désarroi actuel devant leur réaménagement est une conséquence de cette ambivalence. La ville de Manchester reste un symbole et a été la référence de toutes les grandes villes du textile. N'a-t-on pas appelé Roubaix le Manchester français?

- Encore que Roubaix soit la ville de la laine et Manchester celle du coton, ce qui pour les partenaires locaux n'est pas sans importance! -

En 1844, Benjamin Disraeli pouvait dire de Manchester que c'était "la plus belle ville des temps modernes", composée "d'usines illuminées avec plus de fenêtres que les Palais Italiens et des cheminées fumantes plus hautes que les obélisques égyptiens". Ici, la référence à la ville idéale, la ville italienne de la Renaissance, est évidente. Morphologiquement, il n'y a pas de problème de rupture.

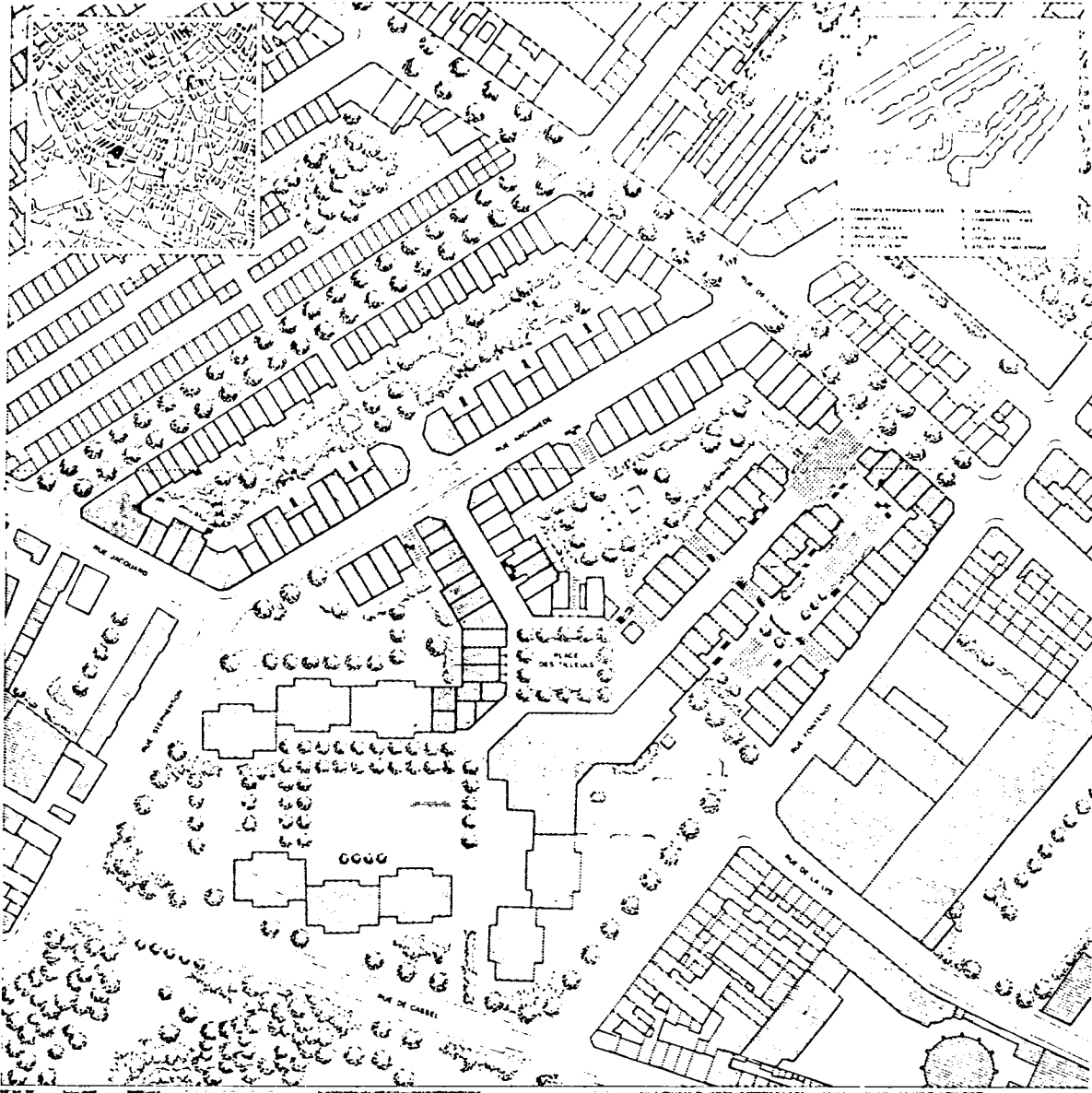


- Le centre de Roubaix, 1985  
Le percement du Boulevard des Nations-Unies.

L'image urbaine reste la même, et d'ailleurs le décor urbain se réfère à la ville ancienne: l'éclectisme architectural du XIX<sup>e</sup> siècle en est une réponse; (il faut attendre les débuts du XX<sup>e</sup> siècle pour qu'une avant-garde invente une nouvelle façon de penser la ville et l'architecture). Seule la différence d'échelle est considérable, mais somme toute, pas plus que dans les grandes villes commerciales de la fin du Moyen-Âge (Cf Anvers). Les villes industrielles s'étalent dans l'espace mais le tissu urbain quoique compact, ne s'élève jamais en hauteur. Ce sont des villes que l'on considère souvent à tort actuellement comme des faubourgs car ce qui soudait cet espace étalé, c'était le tissu tenu des relations de vie sociale dans ces nouveaux quartiers basés sur l'unité de production plus que sur la paroisse. C'est la succession illimitée et la continuité des quartiers qui fait l'originalité de la ville industrielle. Quand ces quartiers ne sont plus animés par leur centre, c'est-à-dire l'usine, la désorganisation est inévitable et dramatique pour l'ensemble de la vie urbaine. La question se pose alors: comment réactualiser ce type de tissu urbain pour les nécessités de la vie urbaine contemporaine? Les problèmes sont-ils si différents que dans les villes dites traditionnelles ou classiques? L'image très négative renvoyée par le milieu industriel à nos contemporains ne facilite pas la tâche.

Dans une ville comme Roubaix, entièrement façonnée par l'industrie, puisque d'un bourg de 8000 habitants en 1811, on passe à une ville de 120 000 habitants en 1901, la désindustrialisation fonctionnelle est une catastrophe morphologique liée à des caractéristiques sociales irréductibles: la ville est une suite de quartiers presque autonomes basée sur l'industrie et un centre actif commercial et de vie sociale.

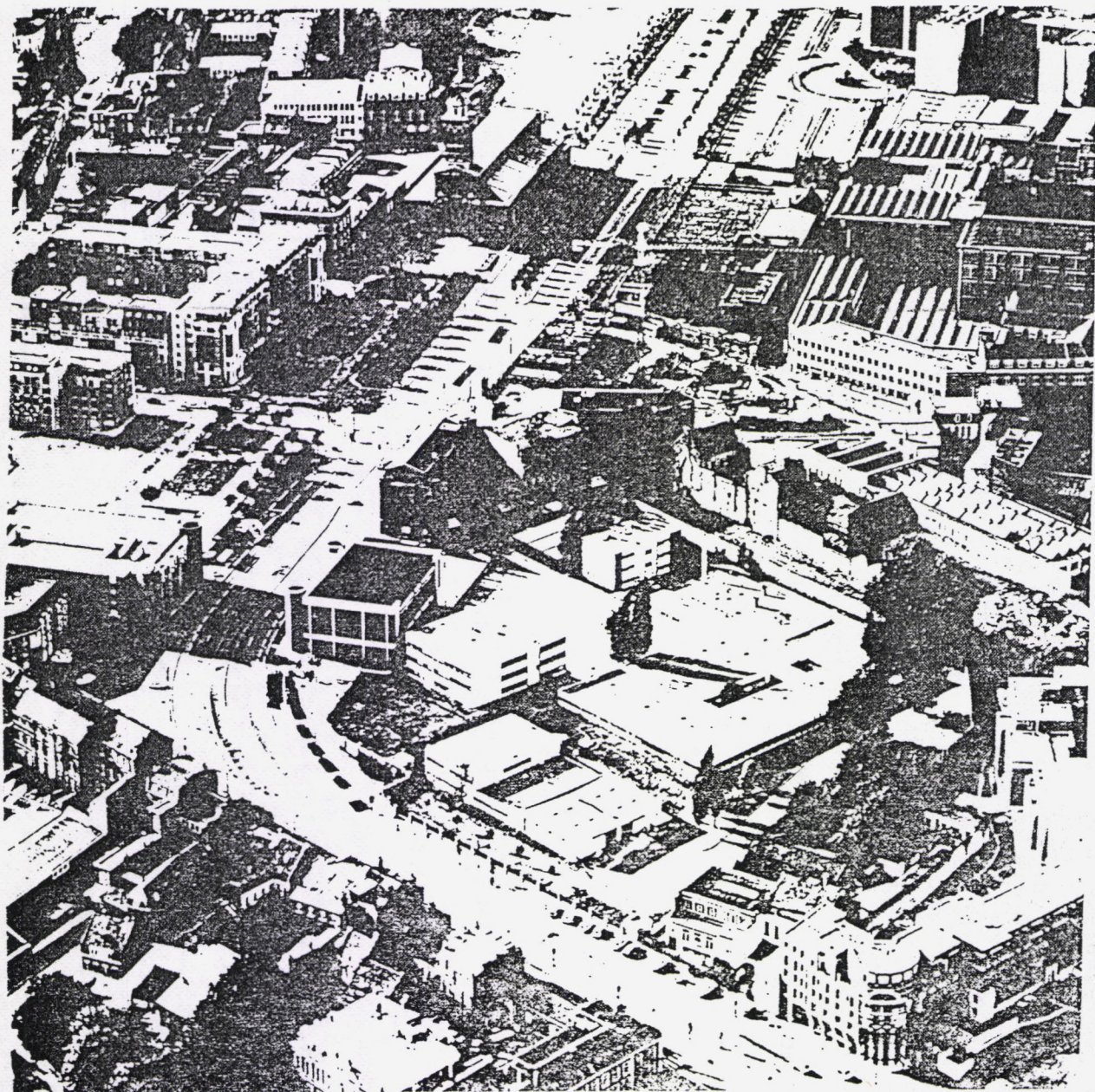




- Roubaix: restructuration du quartier de l'Alma-gare.

Petit-à-petit, les classes aisées ont délaissé cette structure de base de la ville qu'elles avaient elles-mêmes générée pour se regrouper dans les zones périphériques et verdoyantes, à l'écart de la pollution atmosphérique et "sociale". La ville est devenue une immense étendue paupérisée où la vie de quartier, faute du lieu de travail, s'est désorganisée. Comment, dès lors, reconquérir l'espace à moitié déserté, à moitié paupérisé? les municipalités successives de Roubaix tentent de donner à cette ville un centre comme symbole contemporain de la vie urbaine. Créer à Roubaix un centre en opposition aux centres de quartiers qui faisaient son originalité est un acte de banalisation et d'adaptation de la ville aux réalités urbaines contemporaines. Mais, entre destructions et réhabilitation des valeurs "industrielles", les hésitations sont nombreuses et les résistances encore très vivaces: l'opération Alma-gare misait sur la valorisation du quartier industriel en tant que tel; la création de la percée du Boulevard des Nations-Unies qui a entraîné la démolition d'un très important patrimoine opte davantage pour une image moderne de la ville comme passage, lieu de transit.

D'autres villes industrielles essayent de résister au déclin par des actions précises et innovantes face aux problématiques urbaines actuelles, "l'urbanité" en particulier. Des villes minières ou d'industries métallurgiques comme Bruay-en-Artois ou Denain, qui se sont constituées pour et par l'industrie, résistent à leur destin de ville fantôme en donnant à la ville industrielle ce qui lui a le plus manqué, à savoir des espaces publics autonomes gérables par la commune. Il s'agit en quelque sorte d'une revanche politique et sociale de la population et des élus après le départ des dirigeants économiques, et qui s'appuie sur la valorisation d'une culture industrielle: on ne démolit pas, on réhabilite l'habitat ouvrier, les lieux de rencontre, les ferments de la vie sociale et associative du monde ouvrier du XIX<sup>e</sup> pour créer une solidarité contemporaine.



- Roubaix : un nouveau centre, le Boulevard des Nations-Unies  
logements et activités tertiaires.

Les aménagements récents de l'espace central de Denain sont à ce point de vue remarquables: un parc de loisirs dans l'ancienne gare d'eau, un enchaînement paysager des espaces de circulation centraux, une réhabilitation des architectures publiques de l'âge industriel...

### III LES LECONS DE MOULINS-LILLE.

Nous avons exposé longuement dans le premier rapport de recherche "Moulins-Lille, terrain d'aventure" les problèmes propres aux mutations d'un quartier industriel d'une grande ville tertiaire actuelle. Le travail analytique des réalisations urbanistiques et architecturales récentes nous a permis de dégager les éléments constitutifs d'un nouveau paysage urbain dans le quartier de Moulins à Lille.

#### . Les traces de l'histoire.

Dans ce quartier à désindustrialisation récente, l'héritage morphologique n'a pas été ici mis en cause, alors que dans d'autres quartiers de la même ville, St Sauveur par exemple, la table rase des années 60, la "rénovation" urbaine selon les principes de la Charte d'Athènes a effacé toutes traces de l'histoire. La structure urbaine globale du quartier reste la même et se comprend par son histoire:

\* les axes structurants du quartier, principaux axes de transit et de localisation commerciale restent sur les tracés de l'ancien faubourg pré-industriel: deux routes se réunissant en une fourche avant d'atteindre les anciennes portes de la ville: les rues d'Arras et de Douai: trafic intense et hétérogénéité du bâti caractérisent ces axes très vivants.

\* de la commune urbaine autonome du XIX<sup>e</sup> siècle subsiste une planification quadrangulaire très simple pour le centre du quartier où restent les signes d'une vie urbaine à part entière: la place du marché, la mairie-annexe

- l'église a été démolie très récemment" -



\* du quartier de Moulins inclus dans le plan d'agrandissement de la ville de Lille sous le Préfet Wallon en 1858-1860, subsistent l'infrastructure urbaine, la hiérarchie des axes et les sélections fonctionnelles, les places en forme de squares, la marque de la limite de la ville intramuros par les boulevards extérieurs et les places aux anciennes portes de la ville.

Nous assistons aujourd'hui à une simple mise aux normes de la voirie par une mise à l'alignement de certaines rues selon un processus très lent, au coup par coup. Quelques aménagements dits "paysagers" avec plantations en bac et dallage composé sont diffus dans l'ensemble du quartier. Mais il n'y a plus de priorité à de grandes doctrines urbaines comme l'hygiénisme ou même la nécessité d'un art urbain.

Les nouvelles images urbaines naissent davantage d'une nouvelle définition des typologies urbaines: selon les caractéristiques du tissu urbain mis en place au XIX<sup>e</sup> siècle, les potentialités de dynamique urbaine sont différentes. Si la désindustrialisation affecte tout le fonctionnement du quartier, le réemploi des formes urbaines héritées est lui très sélectif. De l'usine, à la maison de courée, du plus monumental au plus modeste, les expériences de réaménagement sont très variées et la finalité de l'évolution est difficilement lisible dans la diversité des réponses formelles.

. L'aspect monumental: les "châteaux-forts" de l'industrie.

La particularité de ce quartier, comme de très nombreux espaces intra-urbains à dominante industrielle est à rechercher dans l'abondance des très grandes parcelles de propriétés urbaines supportant les édifices de production. Selon les options des maîtres d'ouvrages actuels, l'héritage porte sur le découpage parcellaire ou sur le bâti lui-même.



Le parcellaire des anciennes usines permet des opérations de grande envergure souvent de la taille d'un îlot complet: les promoteurs publics d'habitat social ont très tôt, dès les années 60, trouvé des terrains à leur mesure: pour redensifier la ville-centre en dépeuplement, pour fixer un électorat populaire, pour éviter l'extension urbaine périphérique.

En place des usines rasées, ce sont des modèles de logements sociaux sans spécificité de lieux ni d'environnement qui se sont installés et s'installent encore. L'air, la lumière, l'ensoleillement, le recul et le dégagement hors du front à rue restent ici la base d'une nouvelle conception de l'espace urbain. Les exemples construits à ce jour répètent bien l'histoire des modèles architecturaux depuis les années 60, même s'il y a simultanément de différents types d'expériences.

Mais cette priorité à la lumière et à la circulation donnée à la refonte urbaine est contrariée: en effet, il faut se loger dans la trame constituée par l'histoire car la maîtrise de l'environnement n'est pas totale: ainsi les nouvelles barres ou "grands ensembles" se font vis-à-vis d'usines, de friches, d'habitat ancien dégradé, en contradiction idéologique et formelle avec la cible du XIX<sup>e</sup> siècle qui demeure.

Le plus spectaculaire, et peut-être le plus innovant est le mouvement de réhabilitation de ces grandes masses usinières les anciennes filatures en particulier, grands bâtiments-blocs à étages de construction solide (fer et brique) et à façade imposante sont les infrastructures idéales à un réaménagement rentable: en effet, le coefficient d'occupation du sol est d'emblée supérieur à celui prévu pour les constructions neuves.

Le premier exemple du genre se fait sur initiative publique: la municipalité rachète la filature Le Blan, bâtiment construit entre 1900 et 1932, sur plus de 100 m de long et s'étalant sur un demi-îlot.



Le programme est mixte au départ: 160 logements produits par l'Office Public d'HLM, des surfaces commerciales et de bureaux à mettre à la disposition du secteur privé, des équipements à l'échelle du quartier, à savoir un théâtre, une bibliothèque, une église, un petit musée industriel local. Cet ensemble, véritable Palais pour le peuple dit "la Filature", démarre en 1976 et les logements sont occupés dès 1978. Les équipements fonctionnent ou se terminent actuellement. Mais les surfaces tertiaires n'ont pas à ce jour trouvé d'utilisation et certaines dégradations du bâtiment sont déjà réparables.

Les trois autres exemples sont à l'initiative d'un promoteur privé, "Nord-Tertiaire", qui décide de promouvoir la réhabilitation des grandes bâtisses en brique du début du siècle dans l'objectif de la tertiarisation de la ville centre de l'agglomération lilloise.

La première filature Wallaert, datant de 1894, est réhabilitée en 1978 en surfaces de bureaux et occupée aussitôt.

Une deuxième opération concerne un entrepôt industriel, situé à proximité du boulevard périphérique: il est transformé en surface commerciale pour de la menuiserie industrielle.

Une autre opération d'envergure dans l'Usine Wallaert dite "au Louis d'Or", un peu à l'écart des grands axes, est en train de se terminer en 1986. Le principe de la mixité des fonctions a ici été retenu et l'usine contient à ce jour l'Institut Régional d'Administration Premier Ministre, 41 logements et 18000 m<sup>2</sup> de bureaux dont la totalité n'a pas encore trouvé preneur. Un certain esprit pionnier est en effet nécessaire à l'acceptation de ce nouveau type de localisation urbaine et la reconquête des quartiers industriels s'avère plus difficile que la conquête de la périphérie urbaine.

. L'aspect modeste: le devenir des courées.

L'autre héritage typologique de l'urbanisation du XIX<sup>e</sup> siècle et qui a si longtemps contribué à définir l'identité régionale est constitué par l'habitat ouvrier en maisons répétitives et unifamiliales souvent inscrites à l'intérieur des îlots urbains. Cet habitat souvent construit hâtivement, et de mauvaise qualité, dans ce quartier, disparaît petit à petit en même temps que les lieux de travail.

Mais le souci de ne pas bouleverser les habitudes de vie urbaine, de ne pas mécontenter une population sur place qui n'a que trop tendance à quitter la ville pour les délices du pavillonnaire suburbain, a conduit à une réflexion sur un nouvel "art de vivre en ville" tout en respectant une tradition de la période industrielle. Ainsi voit on s'édifier de "nouvelles courées" associant habitats individuels et cours communes, coursives intérieures et jardinets. Ces maisons de ville en cour ont l'avantage de s'associer en structure souple, s'adaptant à toute forme de parcellaire sans nécessité de destruction de la trame préexistante.

De plus ces cours urbaines ne sont pas seulement des références à la courée et à son mode de vie semi-communautaire. Ce n'est plus le rapport habitat-travail qui est essentiel ici mais bien un nouveau mode de relation ville-logement qui oblige à une redéfinition de la rue et des espaces privatifs. C'est une innovation modeste qui se fait au coup par coup des possibilités de substitution parcellaire, sans moyen financier démesuré, mais qui à long terme, peut générer un nouveau paysage urbain.

Dans ces exemples, le langage architectural employé est volontiers régionaliste: briques, alternance brique-béton, toits pentus ou en brisé, pignons, bow-windows sont autant de signes d'une modernité qui se cherche dans la référence à l'histoire de la construction dans le Nord depuis le XIX<sup>e</sup> siècle.

Parallèlement à ces innovations formelles d'échelle si différente, on peut déplorer l'abondance dans ce quartier des ruines, des maisons courées, des îlots éventrés, des friches d'attente, des usines closes, tous ces "délaisés urbains", surtout en marge des axes principaux, qui sont des phénomènes inséparables des notions de dynamisme et de reconquête. Les mutations exigent aussi ce paysage transitoire.

Les seuls lieux non touchés par ces transformations profondes sont les espaces aux alentours des grands axes de circulation qui ont bénéficié d'une banalisation fonctionnelle urbaine, en marge de la monoactivité industrielle du quartier, et où l'entretien ou la substitution des immeubles est un mouvement perpétuel, sans emprise formelle, sans grande spécificité architecturale.

Pour conclure cette première partie, nous citerons un texte du philosophe Henri Van Lier: en 1962, dans son livre "le Nouvel Age", il insistait sur les rapports entretenus entre la société et la technique et il distinguait trois visages de la machine, qui seraient aussi trois étapes dans nos modes de vie en Europe occidentale et trois façons d'organiser le cadre de nos activités.

"En tous ordres, l'ère statique, en continuité avec la nature, cherchait à produire des énergies réduites mais sans déchets: l'artisan excelle à utiliser le moindre copeau, et rien n'est plus net, plus économiquement coquet, que la mise en oeuvre hydraulique et éolienne du paysage hollandais du XVII<sup>e</sup> siècle. Au contraire l'ère dynamique, obsédée par les quantités produites, ne donna qu'une attention médiocre aux quantités gâchées; il lui arrive même de s'en vanter, car elles symbolisent la puissance: bruits, fumées et terrils sont aussi flatteurs pour un site minier paléotechnique que ses puits d'extraction. L'ère concrète, toute préoccupée de retour, s'évertue partout, et en particulier dans ses combustibles, à remplacer le schéma matière brute = produit + déchet par le schéma matière brute = sous-produit + sous-produit; elle y est même contrainte dans le cas de l'énergie atomique, dont les résidus sont violemment nocifs. La récupération, la synergie des actions simultanées et des actions successives, sont donc aussi sensibles dans nos processus chimiques que dans les machines au sens strict".

On pourrait dire que l'ère dynamique a inclus le patrimoine de l'ère statique dans son développement. Actuellement, l'ère concrète utilise le patrimoine de l'ère statique sans grande difficulté.

Comment l'ère concrète utilise t-elle le patrimoine de l'ère dynamique?

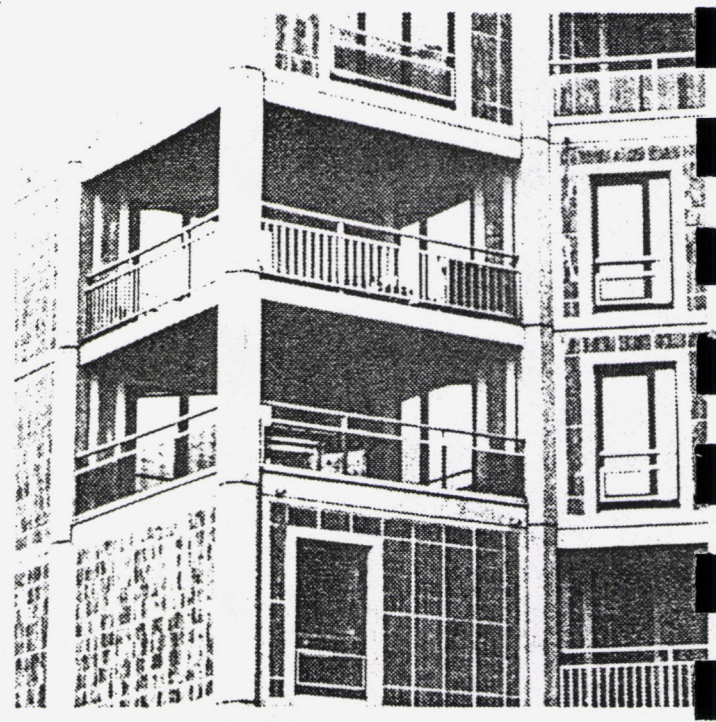
II

L'ERRANCE DES REFERENCES



1 2

3 4



La désindustrialisation et son héritage laissent la collectivité dans le désarroi.

La reconquête du quartier va donner lieu dans le temps à une grande variété d'entreprises allant de la destruction à la reconstruction en passant par la réhabilitation.

Les opérations se réfèrent à des logiques productives et idéologiques nombreuses et parfois contradictoires.

On assiste à partir des années 50, à ce que nous appelons l'errance des références.

A partir d'un même contexte, les différents courants idéologiques architecturaux et urbains vont s'appliquer au coup par coup.

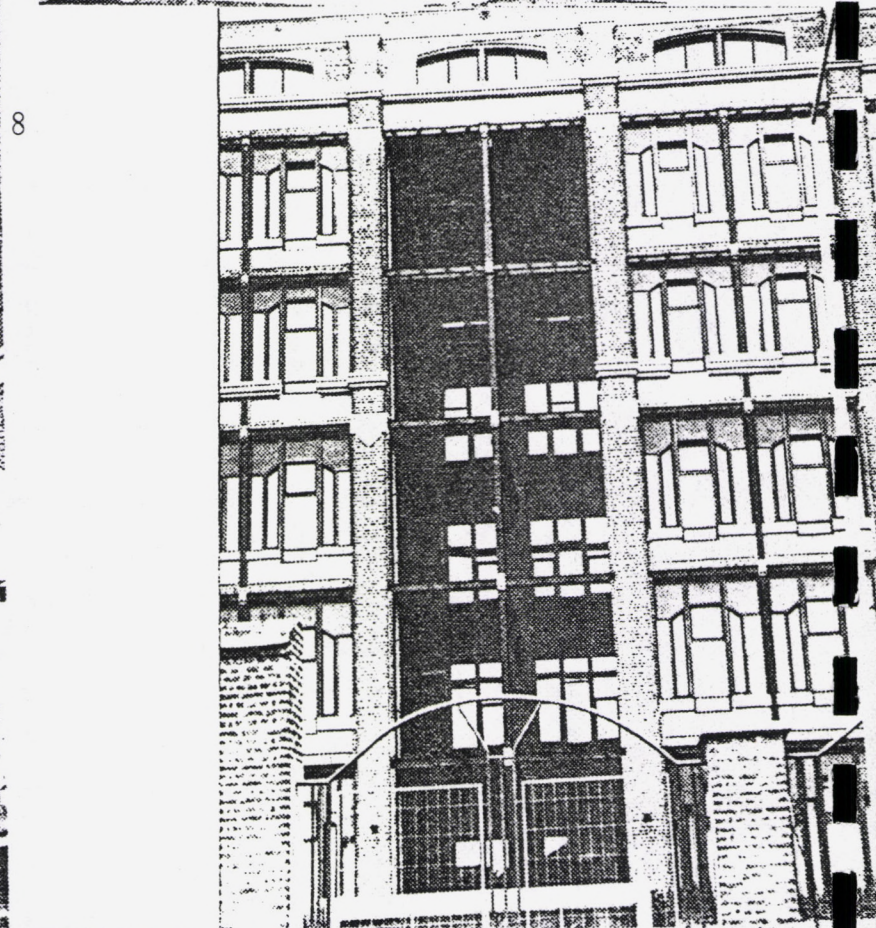
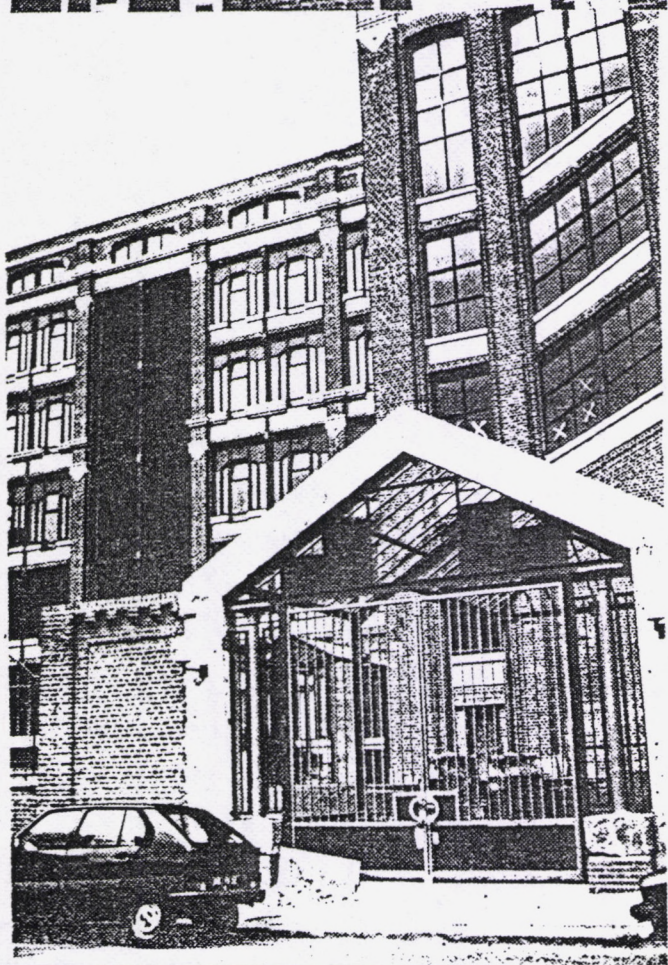
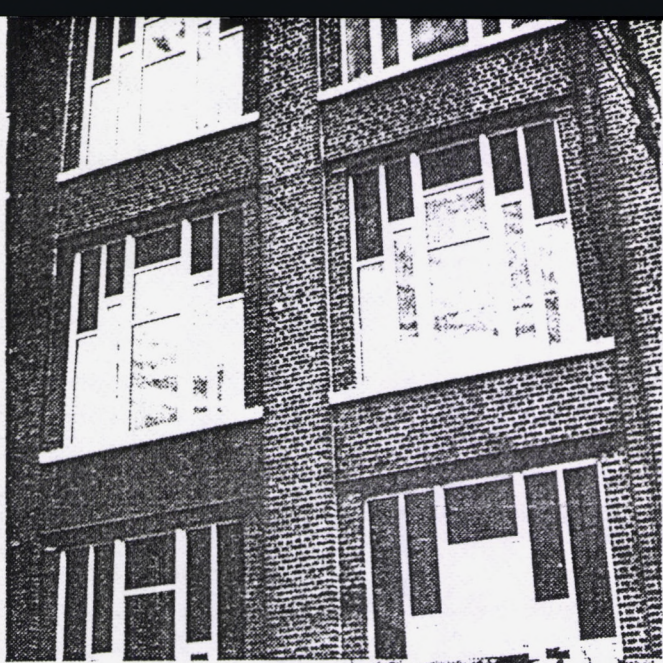
Sur le plan programmatique, les types de substitution sont induits à la fois par les potentialités économiques et morphologiques des espaces et des bâtiments existants.

#### I L'USINE: UN PASSE OU UN AVENIR ARCHITECTURAL?

La politique du nettoyage par le vide, c'est-à-dire de l'effaçage du patrimoine industriel va s'appliquer la première sous forme de destructions d'usines, libérant ainsi les plus grandes entités foncières.

Indifférents à l'antériorité des lieux, les promoteurs d'habitat social vont réaliser les premières opérations post-industrielles de Moulins.

Sur le site de l'usine CRANE, ils affirment les théories ou les références héritées de la Charte d'Athènes, alliant oxygénation et destruction de l'îlot, mise en cause des hiérarchies traditionnelles privé/public, avant-arrière, intérieur-extérieur. La forme architecturale comme la forme urbaine entretenues dans cette opération, s'installent sans vergogne dans le tissu industriel de Moulins comme ils s'installent ailleurs, en même temps dans les sociétés occidentales.





Les notions d'"intégration" ou de "réhabilitation" du quartier de Moulins ne se font pas autrement que sous forme de substitution pure et simple d'un type architectural et urbain et de l'idéologie qui la produit en toute autonomie.

Les formes architecturales, les matériaux de construction renvoient aux images de ZUP contemporaines à l'opération. L'idéologie en service ici, est celle d'un "nouveau mode" d'habitat social sans que l'on puisse parler de volonté délibérée d'effaçage, il y a de toute évidence, indifférence à l'entourage tant sur le plan urbain qu'architectural (Ph.1 - 2).

Quelques dix années plus tard, une opération de la même philosophie va prendre la place de l'usine Wallaert, Rue Buffon. Ici comme en place de l'usine CRANE, l'espace reconquis sur l'espace industriel est conçu comme un vide, comme une disponibilité foncière sans charge sémantique particulière.

Ici également, la forme urbaine est remise en cause; l'îlot effaçé au profit d'une conception "aérée" et "verdoyante", les balcons et loggias, c'est-à-dire une nouvelle conception de l'habitat apparait comme primordiale et comme seul fondement du projet.

Il s'agit d'une architecture modélisée qui par définition est transportable n'importe où.

Peut-on parler de référence à la culture et à la tradition régionale à travers l'apparition ou la réapparition de la brique? sans doute.

Cependant, rien ici ne montre le souci de comparer avec un entourage que l'on feint d'ignorer malgré l'étrangeté des confrontations entre par exemple l'usine Leblan et l'opération Buffon. (Ph. 3 - 4)

Malgré leur ampleur et leur impact, ces opérations ne s'inscrivent pas dans un projet de restructuration ou de réhabilitation du quartier. Elles obéissent à des logiques autonomes et étrangères du quartier.

Les acteurs comme les auteurs des projets raisonnent sur une problématique d'habitat social où l'organisation et les prestations du logement sont les motivations essentielles. Ce n'est pas innocemment que l'espace urbain comme asservissant l'habitat est mis en cause.

Le logement se libère de cette relation étroite qui le liait à la rue. Par la même occasion, la rue perd une part de son identité.

Dans le même temps, c'est-à-dire alors même que la mécanique de substitution consistait à détruire l'usine et à la remplacer par un fragment, ou un élément de "ZUP" ou de "Ville Nouvelle", la conscience évolue à l'égard de l'industrie.

Les potentialités liées au développement du secteur tertiaire et les potentialités attachées à la morphologie architecturale des usines vont conduire des promoteurs aventureux vers l'idée de réhabilitation du patrimoine industriel.

Plutôt que d'user seulement des disponibilités foncières créées par l'effondrement de l'industrie et de poursuivre un urbanisme de type péri-urbain, la promotion privée usera à la fois du foncier et de l'édifice usinier, afin d'y installer des services et des bureaux.

Cette reconquête de l'industrie par l'économie moderne du tertiaire par le secondaire sans effaçage des traces, se réalise dans l'usine Wallaert, rue de Douai. Cette opération inaugure sur le plan idéologique et va constituer un type (développé presque simultanément à Lille, Usine Leblan, ailleurs en France et dans les Pays de vieille industrie). (Ph. 5)

L'analyse fine de ces opérations de substitution fonctionnelle sans destruction de l'usine mais seulement adaptation morphologique, se manifeste selon diverses interprétations.

A côté de l'usine symbole du pouvoir patronal, même s'il est déchu, ou encore symbole du labeur pour toute une génération, on voit apparaître l'usine référence à l'histoire industrielle.

Un regard historiciste, esthétique, culturiste est porté sur l'architecture industrielle.

Parallèlement à ces évolutions culturelles, se développent des considérations pragmatiques sur la qualité constructive des édifices, sur l'importance de leur surface utile, supérieure à ce que les règlements autorisent pour les constructions neuves, sur le coût des destructions.

Ainsi se développe l'idée de la réhabilitation de l'usine par changement de fonction et adaptation morphologique (Ph. 6).

Le secteur privé réalisera successivement trois opérations (Nord-Tertiaire). Dans ces différents cas, la renaissance économique du bâtiment s'exprime par la renaissance de son architecture. L'adaptation fonctionnelle de l'édifice à l'intérieur, en façade, aux abords se traduit par une série de modifications formelles. Il y a nécessairement réécriture du bâtiment même si l'intervention visible est limitée au ravalement et au remplacement des huisseries.

En fait, les transformations donnent lieu à un travail stylistique de plus en plus audacieux.

Une écriture moderne se superpose et se conjugue avec l'édifice d'origine, donnant lieu à une recomposition sémantique (Ph. 7).

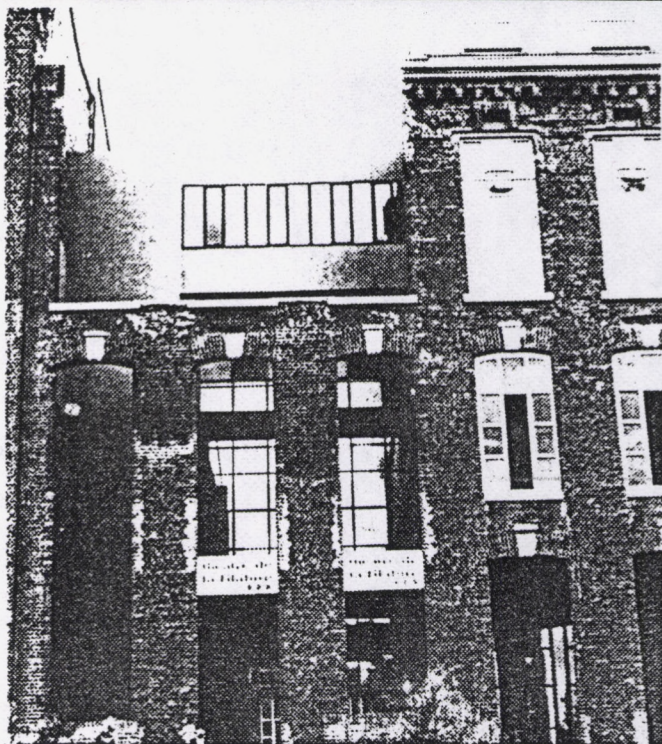
Après une simple remise en état des édifices, une discrète adoption de l'organisation intérieure et des façades, on voit apparaître une certaine assurance dans la réinterprétation de l'usine.

Les bénéfices à tirer du détournement symbolique de l'usine n'échappent pas aux promoteurs et aux architectes de Nord-Tertiaire. L'usine n'est plus seulement exploitée comme réceptacle aux activités tertiaires; une nouvelle symbolique va exploiter la renaissance de l'usine au monde économique. L'apparition du métal, du verre, de la couleur, en juxtaposition à la brique, et à la fonte ; la superposition du style industriel et d'une stylistique contemporaine créent un type architectural nouveau (Ph. 8).



9

10



11

12



La masse et l'image originelles de l'usine subsistent; cependant les réinvestissements fonctionnels et leur expression morphologique et sémantique imposent une nouvelle image globalement positive pour l'édifice et ses abords, mais également pour l'ensemble du quartier (Ph. 9).

L'autre forme de reconquête des bâtiments industriels revient à l'initiative publique.

On voit là, un cas d'action municipale de Lille visant à la réhabilitation du quartier.

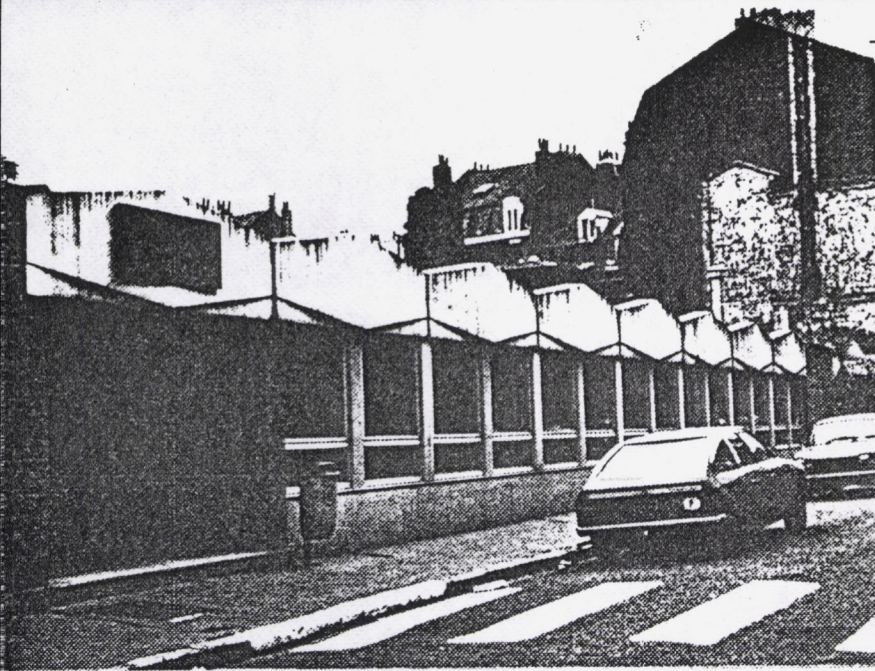
A la différence des opérations signées Nord-Tertiaire, l'opération Leblan vise un objectif à la fois complexe et ambitieux sur le plan programmatique.

Outre la programmation de logements, l'opération spéculé sur l'installation dans l'Usine Leblan d'équipements commerciaux, culturels et culturels. Certaines fonctions du centre de quartier doivent trouver place à l'intérieur de l'usine.

On espère que l'interaction des fonctions, la complexité du programme vont assurer la réussite de l'opération.

Le projet de reconquête de l'usine n'est pas porté ici par une équation économique comme dans le cas de Nord-Tertiaire, mais plutôt par une hypothèse de planification urbaine pensée à l'échelle du quartier et pas seulement au niveau de la réutilisation du bâtiment (Ph. 10).

Les transformations architecturales ne se limitent pas ici à l'adaptation fonctionnelle de l'édifice, à ses nouvelles distinctions. Les architectes vont se livrer à un travail de transformation majeure, taillant dans la masse de l'usine avec une grande liberté, transformant les échelles, détournant les éléments architecturaux de leur fonction constructive, les déplaçant (Ph. 11).



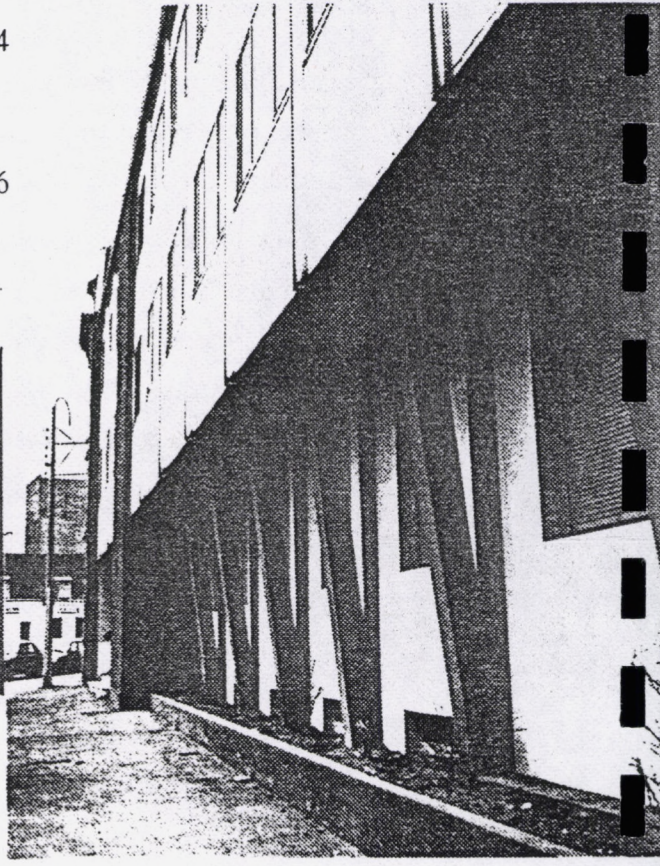
13



14



15



16

L'usine d'origine apparait comme la matière première à partir de laquelle il est possible d'inventer une architecture post-industrielle où l'architecture industrielle et post-moderne se croisent où l'histoire est directement confrontée à sa déformation et assure, par la morphologie, une sorte de continuité.

Le jeu parfois irrationnel des manipulations formelles différencie les projets de Nord-Tertiaire et le projet Leblan. Dans ce dernier cas, le détournement de l'usine et de ses composants à des fins esthétiques ou culturelles indépendamment des nécessités de fonctionnement, prouve une ambition intellectuelle particulière (Ph. 12).

L'exposition de machines-outils dans les cours intérieures, confirme le principe de récupération de l'histoire à des fins esthétiques et culturelles.

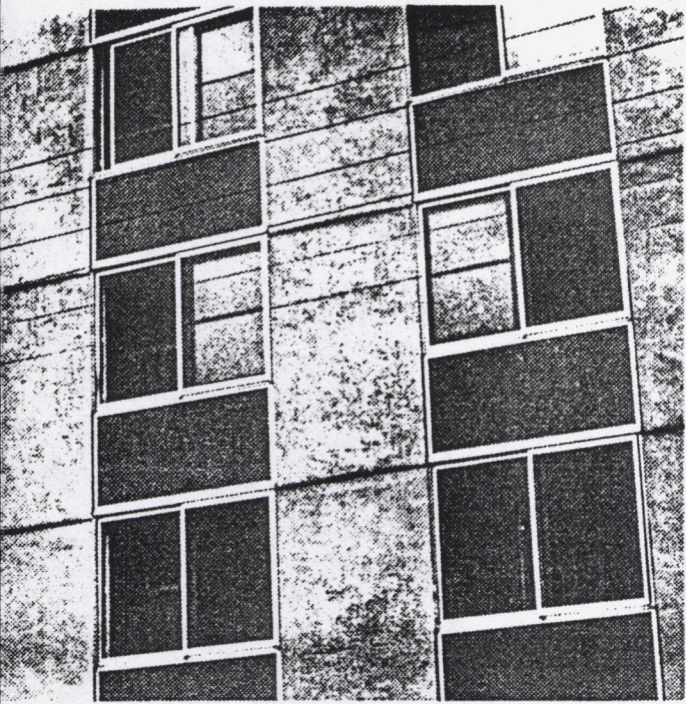
## II LE MOUVEMENT MODERNE.

Pendant que l'on détruit ou réhabilite cinq importantes usines selon les modes que nous venons de décrire, des opérations de taille plus réduites se réalisent sur des parcelles plus petits, sans remettre en cause le principe de l'alignement (Ph. 13).

Il s'agit majoritairement d'équipements de quartier ou d'équipements sociaux. Les références architecturales de ces édifices sont étrangères en tout point à ce qui fait le tissu de Moulins (Ph. 14).

On voit apparaître, en divers endroits, la construction industrialisée et le style international (Ph. 15).

En général, ni la hauteur, ni la largeur des édifices, ni la composition de façade ni les matériaux n'évoquent en quoi que ce soit un souci de référence locale. La toiture-terrasse, la façade rideau, les matériaux réverbérants et les couleurs propres à cette période font leur opération (Ph. 16).

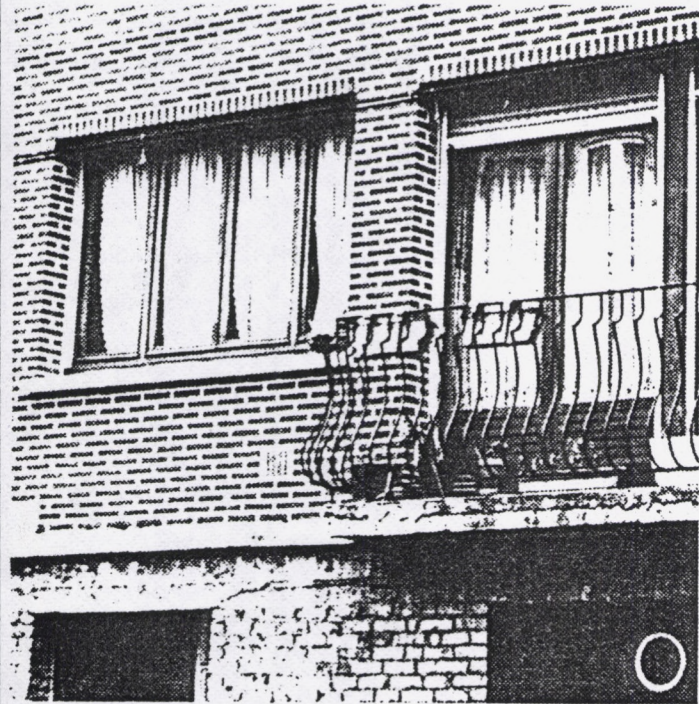


17

- 53 -

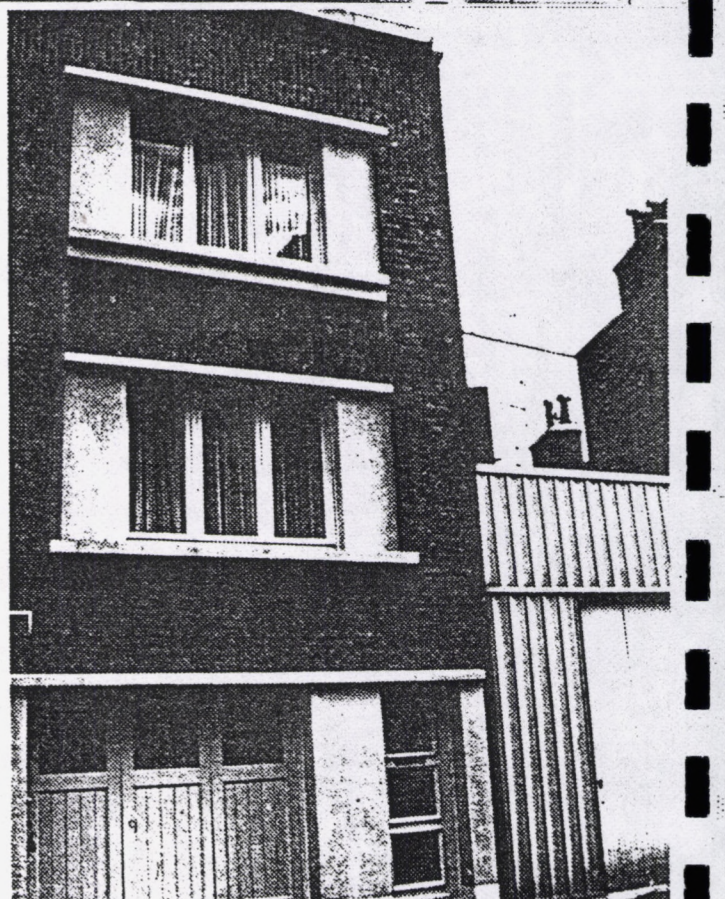


18



19

20





La transformation du paysage s'affirme donc par l'introduction d'éléments programmatiques nouveaux et par la banalisation des composants architecturaux (Ph. 17).

Ici comme dans les premiers cas de destruction d'usines, mais à plus petite échelle, le tissu industriel est perçu comme disponibilité foncière. Les références architecturales des éléments de substitution ne se réfèrent en aucune manière à l'idée de recomposition du paysage.

Les acteurs comme les auteurs de ces opérations sont manifestement portés par un courant de modernité pour qui l'effacement des traces peut être une fin en soi (Ph. 18).

Simultanément, les réhabilitations ou plutôt les rénovations de maisons particulières dans un esprit de modernité bien que peu nombreuses du fait même de leur coût, procèdent du même esprit d'effacement. Les ouvertures seront plus larges que hautes et seront agrandies.

Les soubassements seront en pierre avec affirmation des joints.

Les niveaux supérieurs seront traités en brique de parement parfois vernissées, se démarquant nettement par sa couleur, sa taille et sa mise en oeuvre de la brique de l'ère industrielle (Ph. 19 - 20 - 21 - 22 ).

Hormis les opérations de destruction, substitution ou réhabilitation décrites, hormis quelques opérations ponctuelles de substitution d'équipements à l'habitat ou encore de réhabilitation d'habitats, on assiste à une lente dégradation du tissu (Ph. 23).

Les usines restantes tourment au ralenti et ne sont plus entretenues.

L'habitat hérité de l'industrie connaît divers sorts, le plus souvent malheureux. Indépendamment du statut et du type social de départ, l'habitat est dans le meilleur cas difficilement entretenu. Dans les cas les plus nombreux, il est squatérisé, condamné à la destruction, détruit.



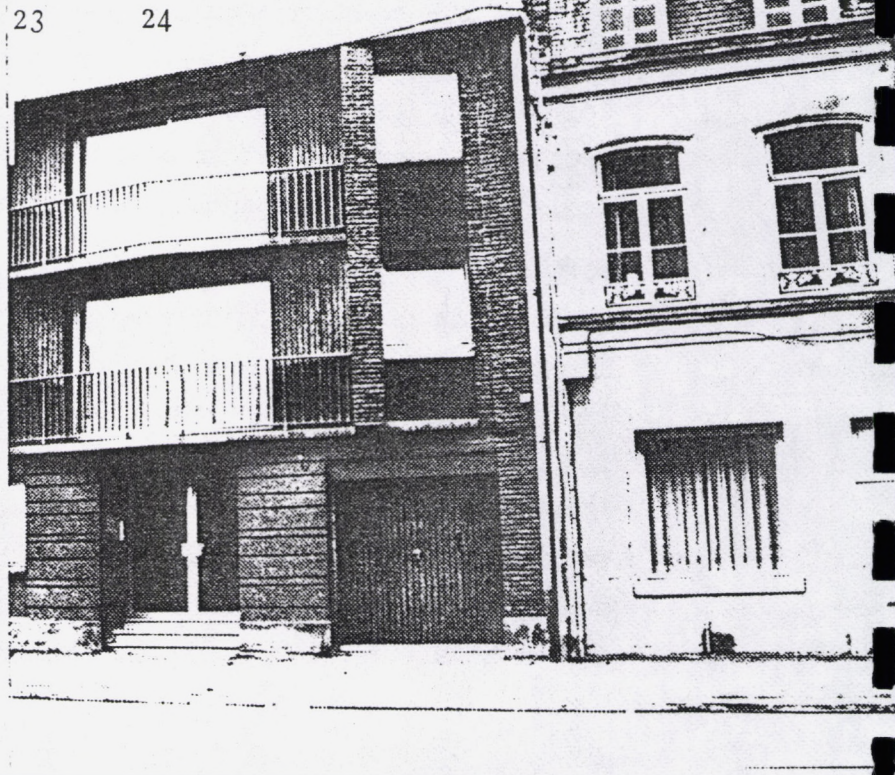
21



22



23



24

A l'exception du cas très expérimental de Leblan . aucune opération de réhabilitation de l'habitat n'est programmée, les promoteurs préfèrent s'en tenir aux disponibilités foncières qui sont offertes ou créées et programmer des opérations neuves (Ph. 24).

Le patrimoine de logements produits par l'industrie après une longue période de laisser-aller, va produire de nouvelles disponibilités foncières.

Dans les années 70, l'opération d'habitat intermédiaire, cour Liévrault témoigne d'une réforme des références. (architecture de terrasse, la faible pente des toits sur rue, l'utilisation d'enduit projeté dans les teintes ocres).

Les références croisent ici le mouvement moderne et l'architecture régionaliste, ici méditerranéenne, malgré la présence parcimonieuse de briques dans l'opération, on exprime le rejet de l'architecture industrielle et même de l'architecture du Nord (Ph. 25).

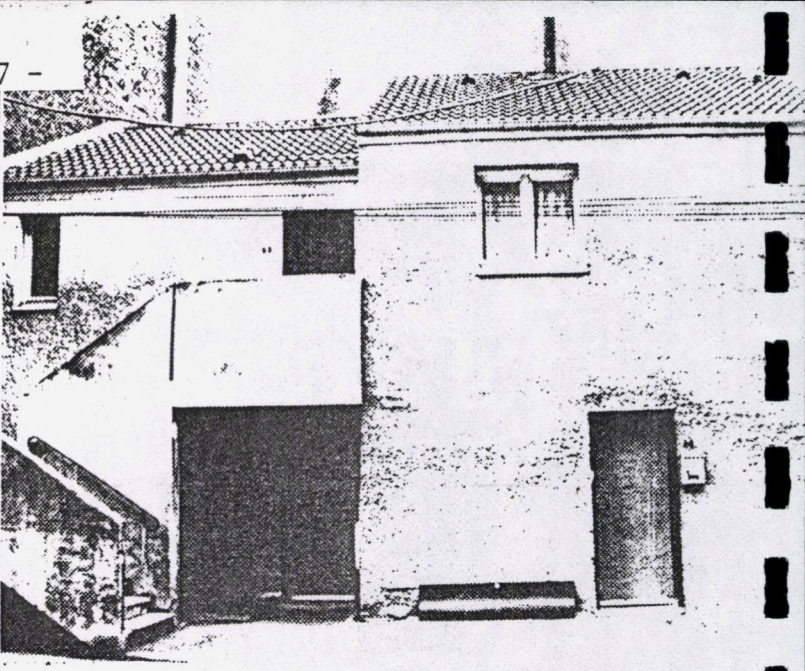
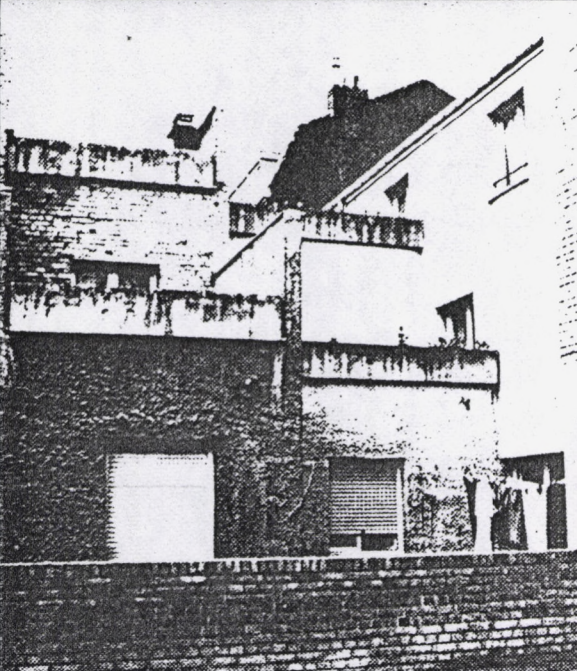
Après avoir introduit les références internationalistes, surviennent mais en exemplaire unique, les références régionalistes étrangères à la région (Ph. 26).

Ce phénomène consistant à importer les références du Sud-Est ou du Sud-Ouest de la France aura une résonance multi-régionale.

Bien que toujours vivant dans les esprits, ce désir d'un ailleurs sera rapidement stigmatisé au nom de l'identité des régions.

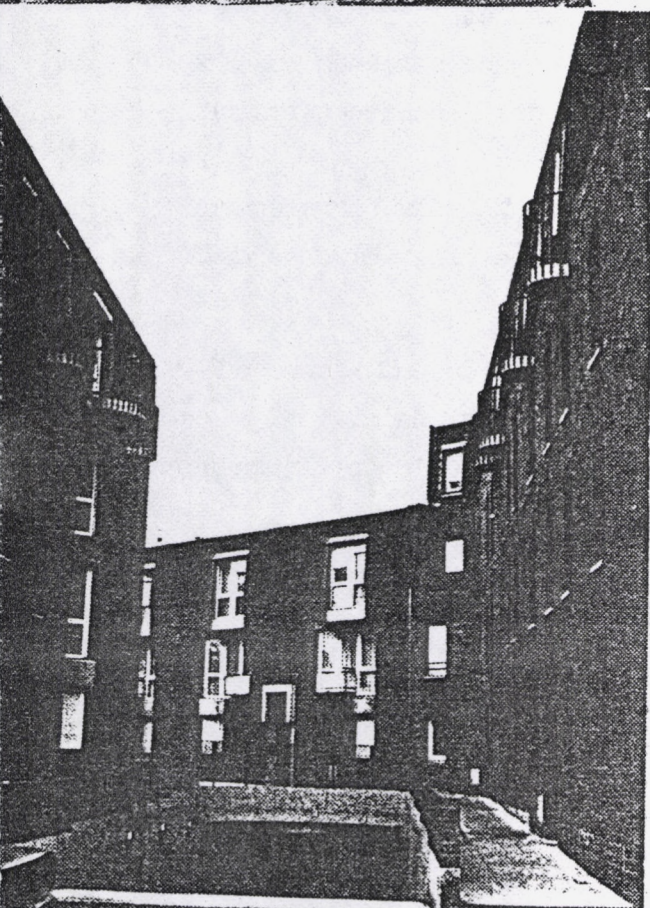
### III ARCHITECTURE POST-MODERNE ET REGIONALISME.

A partir des années 80, alors que la ville nouvelle de Lille-Est se parachève parallèlement ou postérieurement aux réhabilitations d'usines et de tertiarisation progressive du quartier, on voit la promotion publique et privée s'intéresser à ce quartier pour l'habitat.



25

26



27

28



On est en pleine mutation; voisinent côte à côte les usines en fin de course, les logements ouvriers squatérisés ou interdits d'accès, les friches d'attente produites par les destructions de courées, les chantiers de destruction en action, les usines réhabilitées, l'habitat rénové ou plus ou moins entretenu, les opérations plus ou moins récentes d'habitat collectif et quatre ou cinq chantiers dont deux importants d'habitat collectif.

La reconversion du paysage industriel est plus qu'amorcé, la période actuelle voit le basculement quantitatif et qualitatif du quartier et de son paysage.

Cependant, l'errance des références architecturales amorcées dès la première opération (usine CRANE) en 65, va se poursuivre selon les logiques productives et culturelles du moment.

Les préoccupations régionalistes enregistrées partout vont se manifester ici à travers un resserrement des contraintes règlementaires appliquées à l'architecture ou à travers par exemple le concours "Maison de Ville" organisé par l'Office Public de HLM et orientant les nouveaux édifices vers une nouvelle architecture alliant la référence à une typologie régionale et aux courants post-modernes.

La notion de type régional est ici comme ailleurs éclectique. On y trouve un élément constant, l'utilisation majoritaire de la brique.

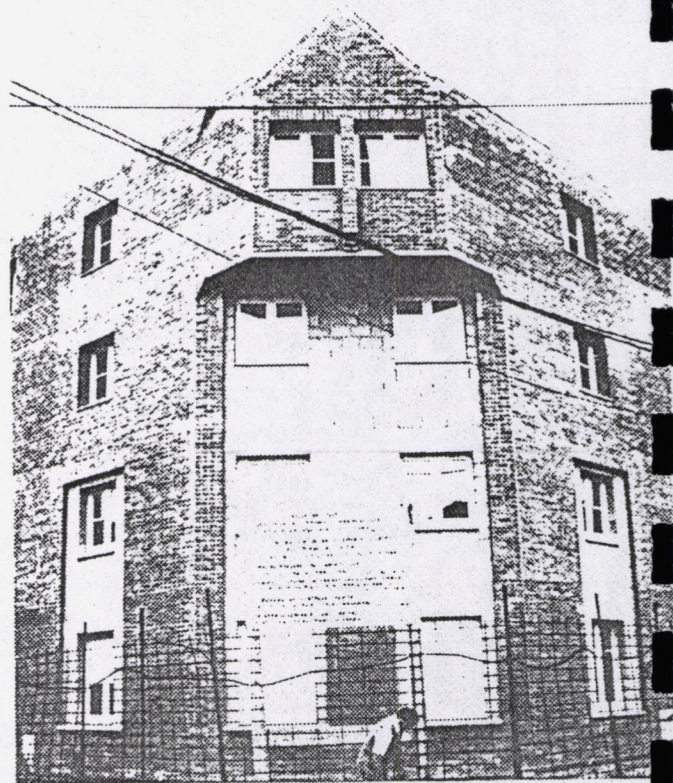
Sur le plan des formes urbaines, on constate en général, le retour à l'îlot, c'est-à-dire la restauration des hiérarchies public/privé, intérieur/extérieur, les bâtiments cernant à nouveau l'îlot...

On retrouve même des simili-courées appliquées à l'habitat collectif, c'est-à-dire des rues ou impasses internes desservant les logements (Ph. 27 - 28).

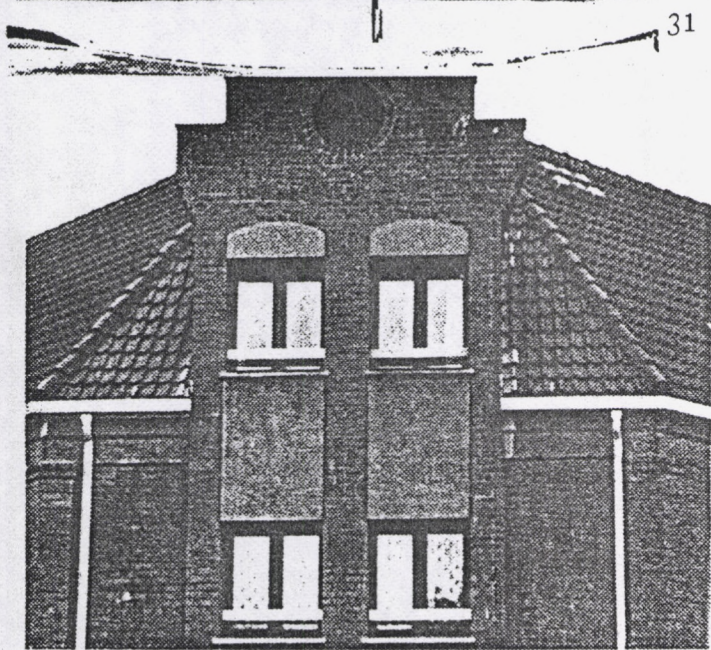
La volumétrie semble respectueuse d'une certaine cohérence d'échelle entre les bâtiments existants et les bâtiments créés.



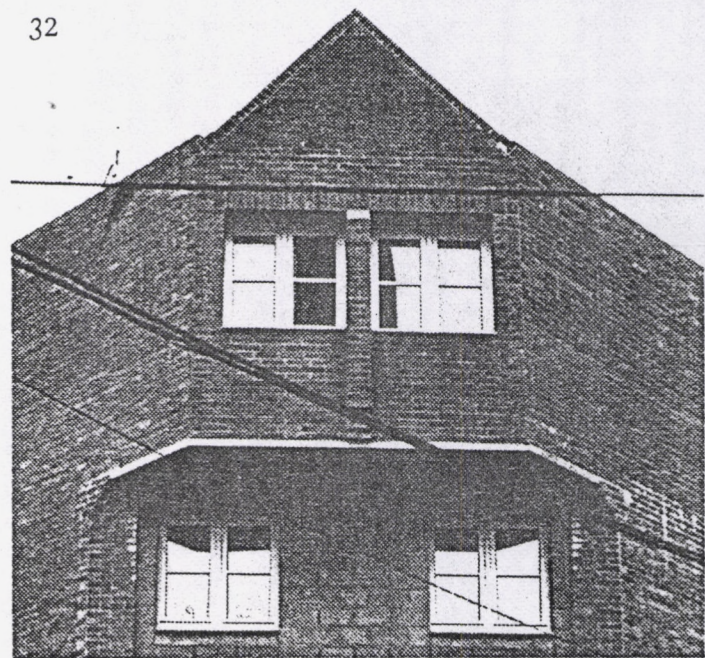
29



30



31



32

Sur le plan stylistique, la mise en situations diverses du pignon flamand, de la brique et des facéties formelles du style post-moderne donnent lieu à une nouvelle typologie dont les éléments et les détails se reproduisent sous différentes formes dans le quartier (Ph. 29 - 30).

On trouve ici, comme ailleurs, le thème de la double peau ou de la double façade, c'est-à-dire l'alternance ou la superposition de façades d'échelles et d'écriture différentes (Ph. 31 - 32).

Le traitement de l'angle, l'escalier sont également les lieux privilégiés de l'expression des architectes.

On retrouve le goût du détail et de la modénature à concilier avec les procédés modernes de construction (Ph. 33).

Cette nouvelle expression architecturale a selon nous, deux effets principaux.

Elle réintroduit un dialogue, la relation dialectique "perdue" entre le bâtiment et l'espace urbain: certains détails ne sont pensés que par référence à la rue, à l'espace public, à une certaine urbanité (Ph. 34 - 35).

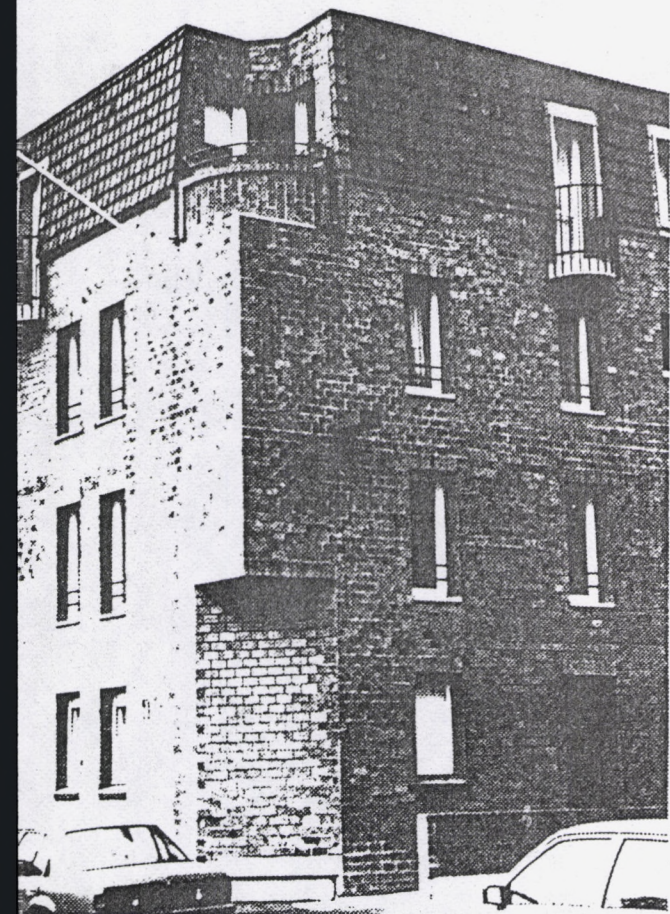
De nouvelles hiérarchies s'instaurent au sein même de l'édifice, l'escalier, la coursive, la loggia, le balcon montrent l'importance du logement comme entité sociologique distincte (Ph. 36).

Le débat entre partisans et détracteurs de l'architecture de toits, ne semble pas définitivement touché.

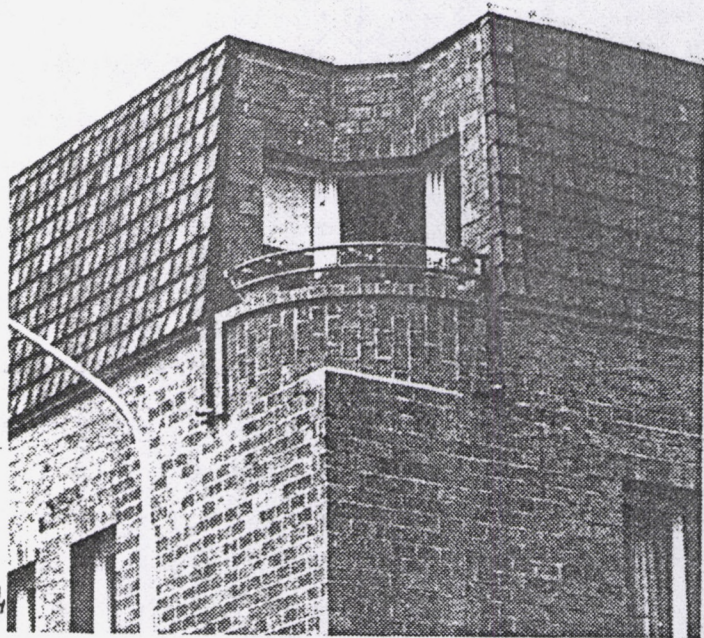
Si l'on note la réapparition massive de la toiture en pente et des matériaux de couverture traditionnels, on voit également des opérations récentes en terrasse ou mêlant les formules.

Les années 80 expriment clairement la volonté de reconstruire Moulines autour d'une référence à la "culture régionale" quelles que soient les interprétations qu'en ont les chercheurs.

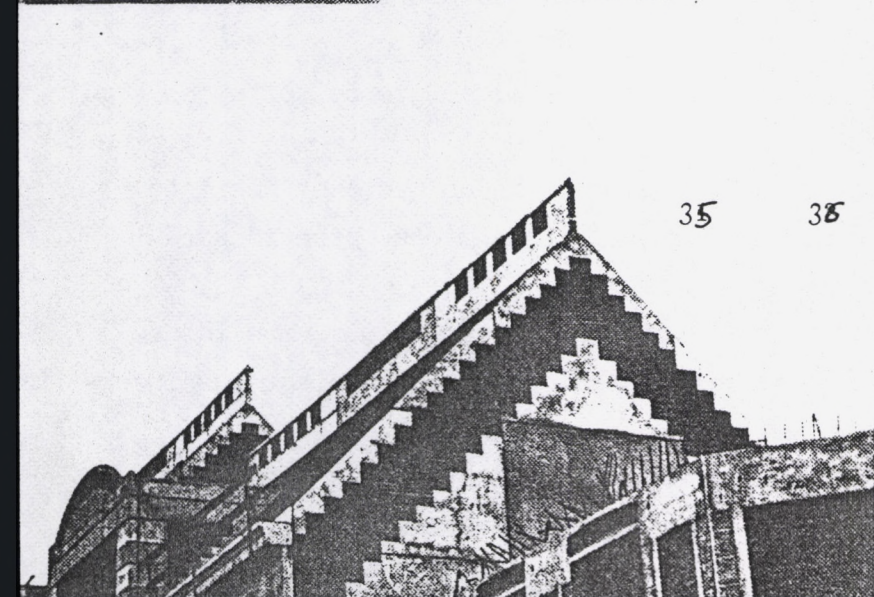
Ce système de référence éclectique et ambigu, semble en tout cas exclure les références à l'architecture et à la ville industrielle (Ph. 37 à 44).



33

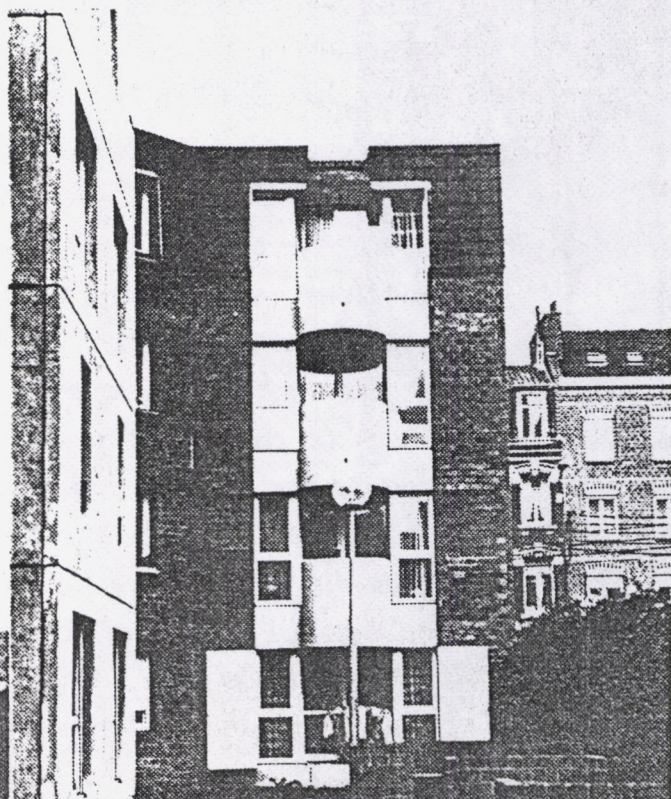


34

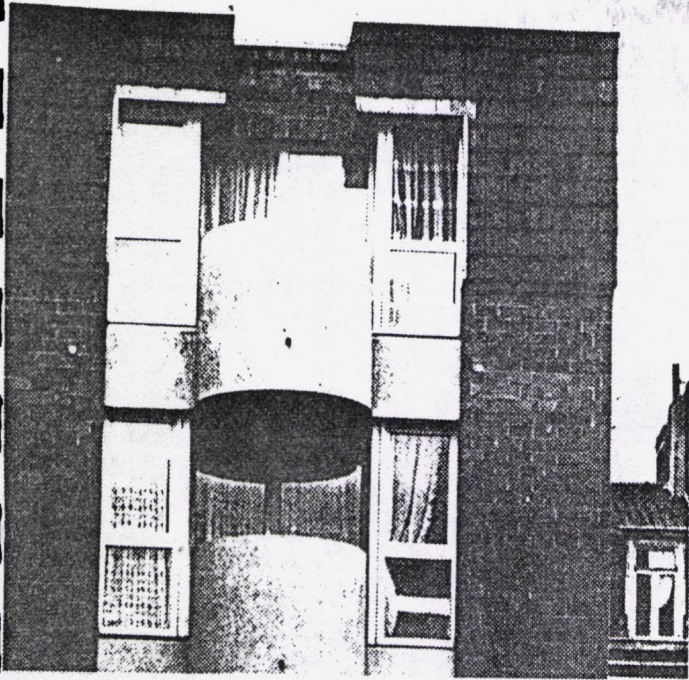


35

38



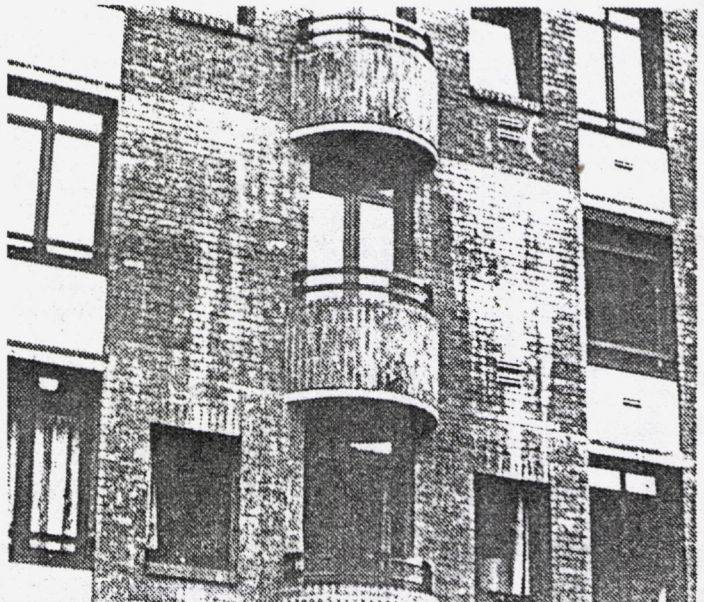
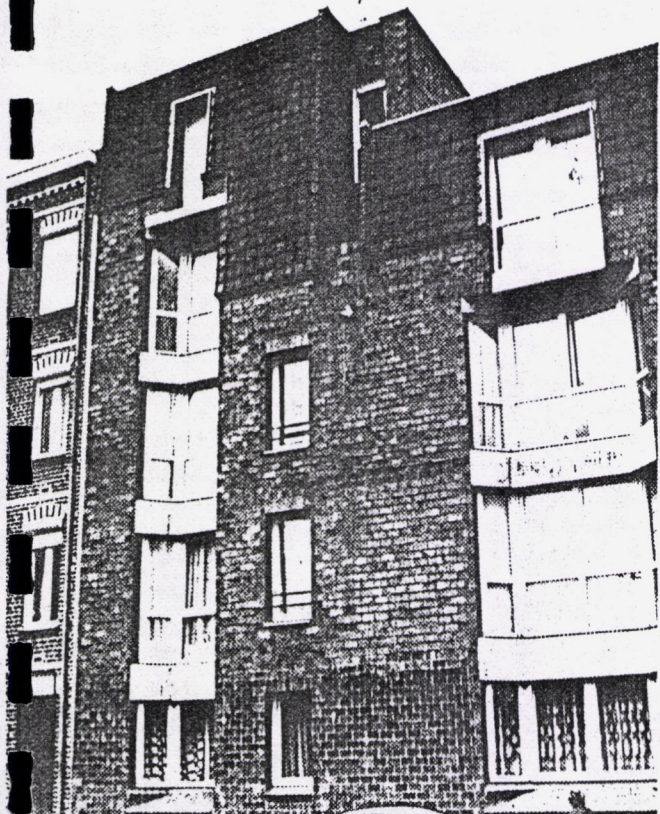




37 38



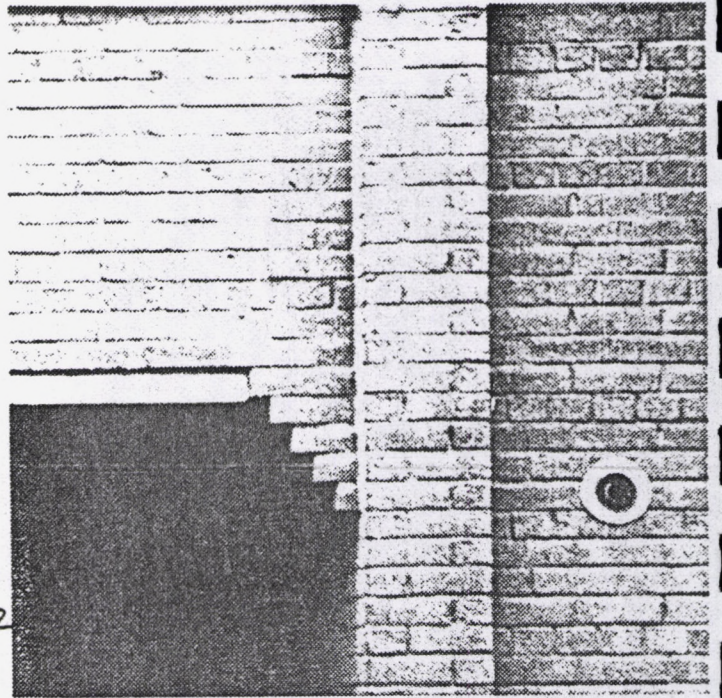
39 40





41

42



43

44

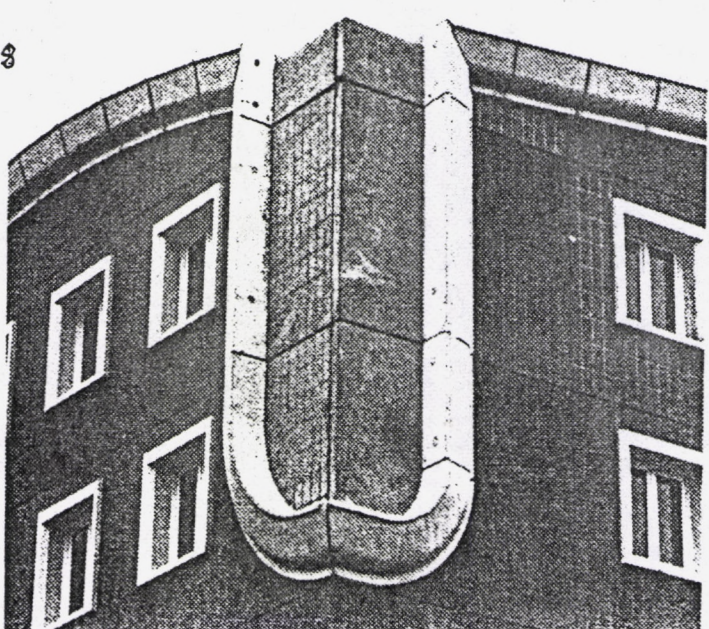


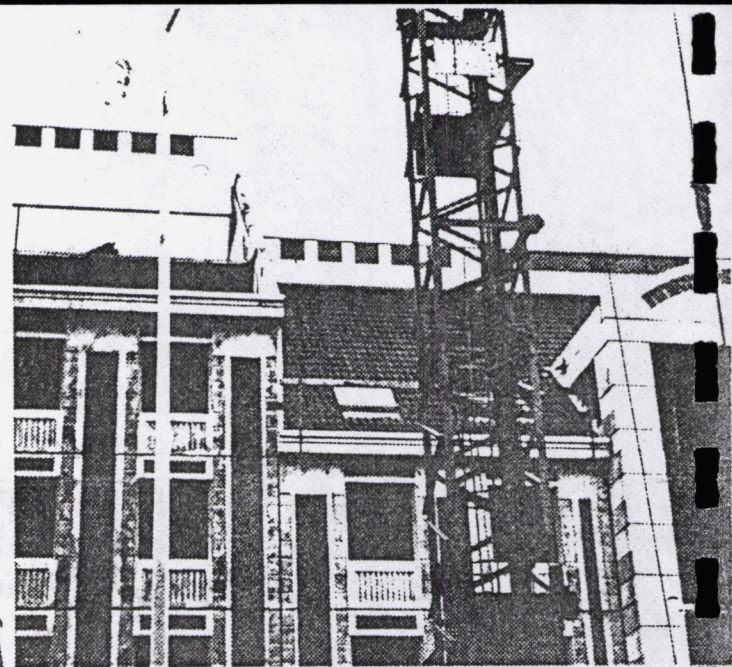
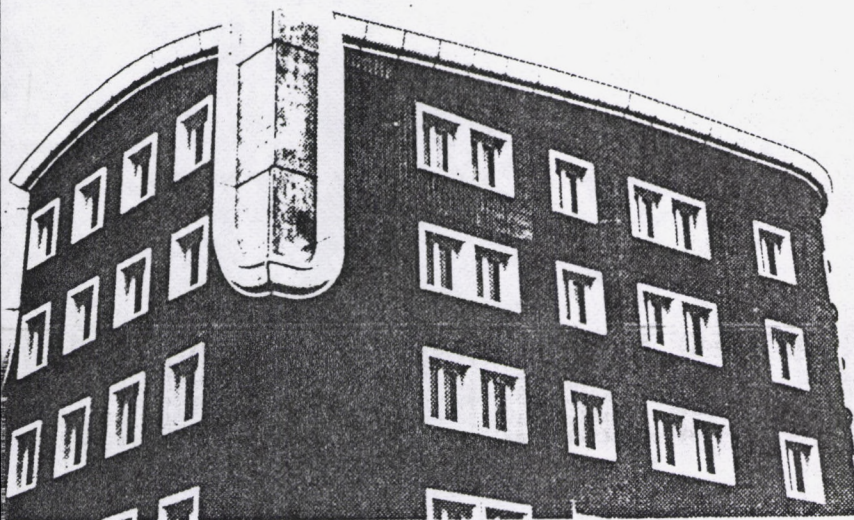
- 64 -



45 46

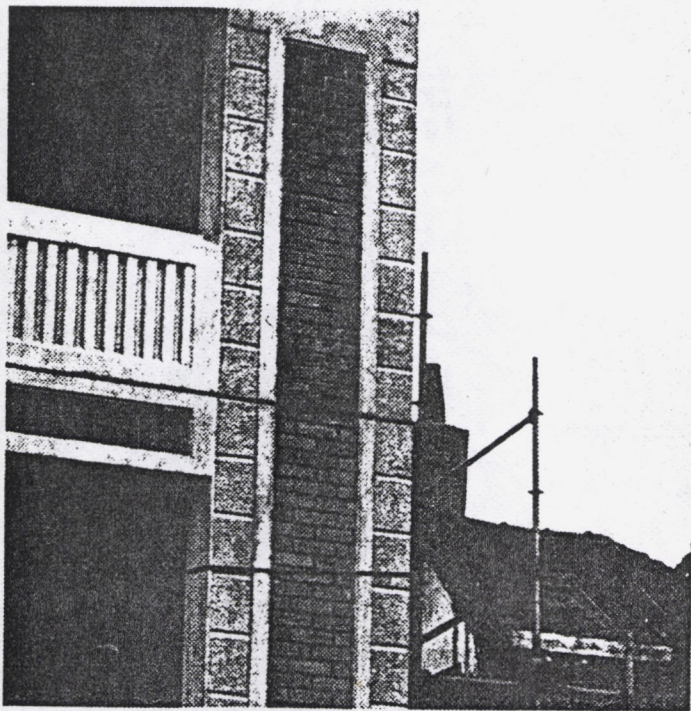
47 48





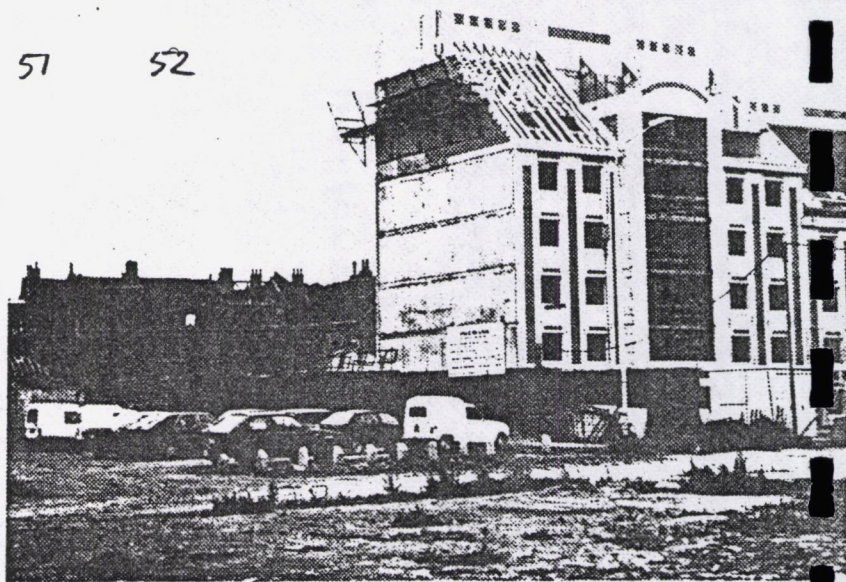
49

50



51

52



Les acquisitions foncières de la ville ne sont pas faites pour réhabiliter ou préserver le patrimoine industriel, mais pour en accélérer le processus de substitution (Ph. 45).

Les deux opérations les plus récentes dans la rue d'Arras, semblent inaugurer une nouvelle génération et de nouveaux systèmes de références.

Dès lors que la disponibilité foncière est importante, il semble que la logique "maisons de ville" mise en place, soit supplantée par une nouvelle formule "grand ensemble".

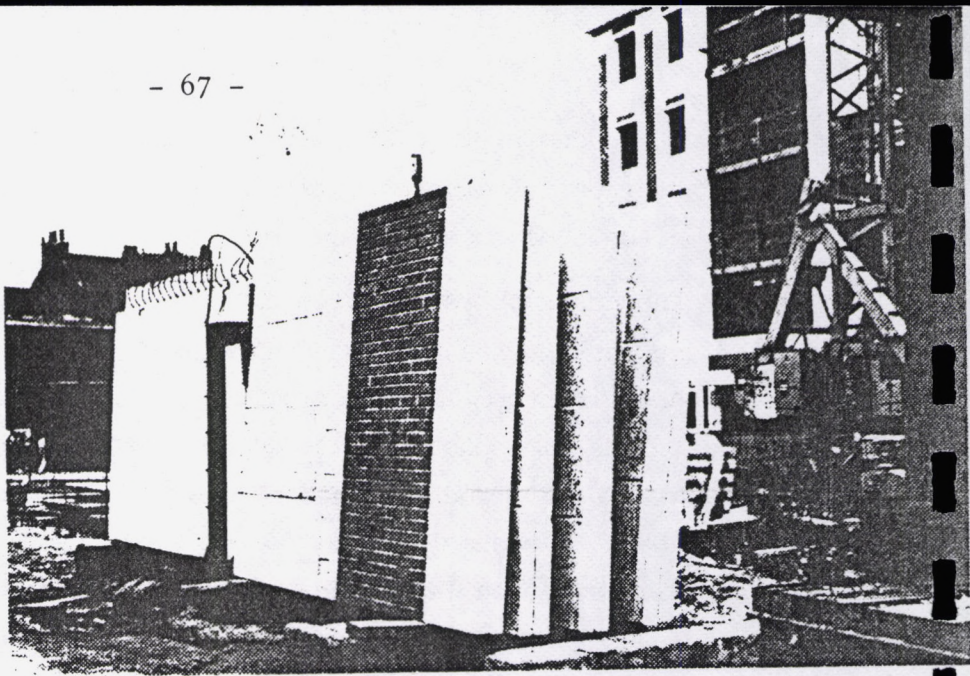
Dans le cas de l'opération Châteaubriand, on semble prendre une certaine liberté avec les idées en pratique dans les années 50 et plus récemment avec la reconstruction de l'îlot. Il semble qu'il y ait amalgame de ces courants (Ph. 46 - 47).

Sur le plan architectural, l'échelle de l'opération évoquerait plutôt la première opération réalisée de Moulins (CRANE). Cependant, il faut compter avec le caractère périphérique dans le quartier, de cette opération et son contact direct avec de grands ensembles et avec le VAL aérien (Ph. 48 - 49).

Sur le plan stylistique, on semble avoir à faire à une architecture cubiste déguisée d'une importante guirlande de béton, les façades restent revêtues de céramiques ocres vernissées.

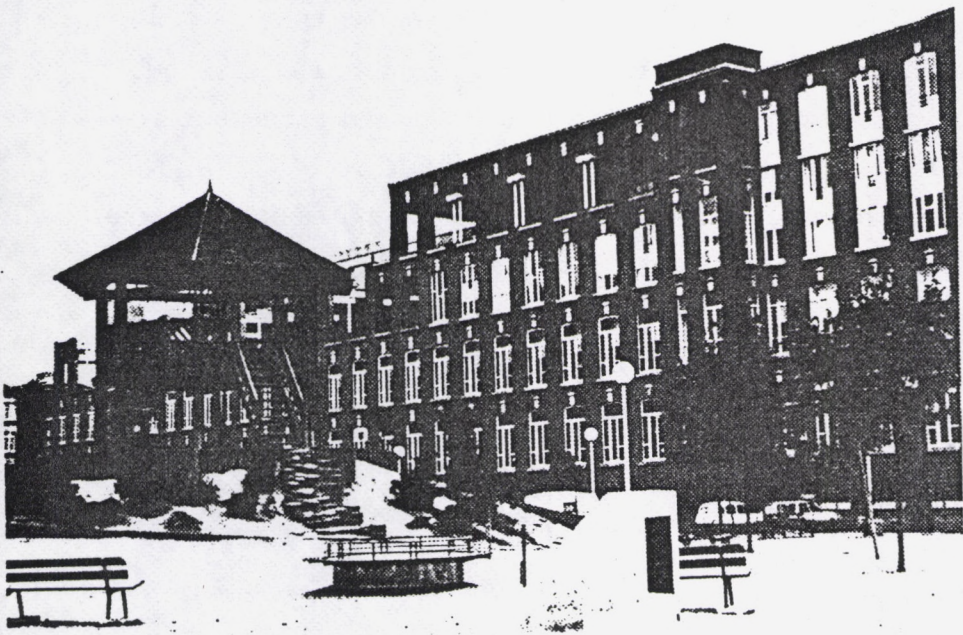
L'opération réalisée en place de l'usine Mazda, très franchement régionaliste, introduit également le béton comme succédané de la pierre et instaure une alternance brique/béton (Ph. 50 - 51).

Comme dans le cas précédent, l'architecture est modélisée et réintroduit l'idée que des édifices identiques et industrialisés peuvent être posés dans n'importe quels lieux dès lors que les problèmes fonctionnels, constructifs, économiques sont résolus (Ph. 52 - 53).



53

54



Dans ces opérations assez importantes, systèmes constructifs et modélisation semblent l'emporter assez nettement sur le travail d'adaptation, au contexte réalisé dans les opérations précédentes.

Par leur taille et leur mode de conception, ces projets sont plus proches des opérations réalisées aux premiers jours de la reconquête de Moulins (signés dans un des cas par le même architecte).

Pour significatives qu'elles soient, ces deux opérations ne prouvent pas pour autant que les références antérieures, les maisons de ville, les réhabilitations d'usines... soient dépassées.

On ne peut en déduire la remise en cause à nouveau des traces et des formes héritées de la ville industrielle et à nouveau, la projection de formes architecturales et urbaines prises dans un système culturel et économique totalement indifférent au quartier et sans connexion avec la nouvelle urbanité qui semble s'y instaurer.

L'errance des références architecturales évoquées ici n'a d'égale que l'errance des références urbaines.

Il n'y a pas de pensée dissociative possible sur la ville et ses édifices, sur l'espace public et les bâtiments de limites qui le constituent.

Le paysage post-industriel est la somme des initiatives et des actions de réhabilitation, destruction et de substitution appliquées au patrimoine bâti.

D'une manière générale, l'espace public collectif se forme et se déforme au gré des actions sur le bâti. Occasionnellement, une politique volontaire s'applique à l'espace public, comme dans le cas de la Place Vanhoenacker, où une valorisation est cherchée par les traitements de sol, le mobilier urbain, les plantations. On peut également évoquer l'entrée de l'Usine Leblan où bizarrement, des aménagements ludiques pour enfants voisinent et contredisent la monumentalité recherchée pour le parvis de l'usine réhabilitée. (Ph. 54 - 55).

Autre exemple, la Place Déliot, où un des rares témoignages d'une volonté industrielle, l'église St Vincent de Paul a été détruite; destruction motivée sans doute sur le plan fonctionnel et économique mais acte totalement destructurant sur le plan de l'organisation symbolique du quartier industriel.



CONCLUSION

A Moulins-Lille, le nouveau paysage urbain qui se substitue au paysage industriel, s'élabore difficilement : l'errance des références, la vacance de la décision, l'absence d'un projet urbain répondant à une dynamique actuelle, la non reconnaissance d'une culture industrielle dans notre passé proche sont autant de freins à la reconquête du vaste territoire industriel de l'"ère paléotechnique" (pour reprendre l'expression de Lewis Mumford). Les images porteuses de l'essai de valorisation du quartier sont très peu définies: on parle "d'identité régionale", notion très vague qui se réfère autant au "village" qu'à l'"usine" et très peu à la ville, dans une région urbanisée depuis plus de cinq siècles. On hésite entre toit à la flamande et toit à la Mansard; on oublie le "style industriel" et on se heurte semble-t-il à l'impossibilité de créer une forme nouvelle face à la prégnance du vieux monde.

A l'époque de la péri-urbanisation intensive, où l'on qualifie l'espace de "cadre de vie", où le territoire du "bien-être" s'étale à l'infini sans plus de référence directe à un "monde du travail", il est dans tout le vieux monde occidental des zones en souffrance témoins d'un vrai problème de civilisation. Nous pensons qu'un travail d'analyse méticuleux des formes du territoire hérité et des transformations spatiales et stylistiques actuelles est une contribution à la maîtrise de l'aménagement et à l'affirmation d'une spécificité dans ce qui apparaît trop souvent comme un "patrimoine encombrant".

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES.

Se référer à la bibliographie de la première partie de cette étude:  
"Moulins-Lille, terrain d'aventure".

- RITCHOT (G) - FELTZ (C)

Forme urbaine et pratique sociale.  
Collection Science et Théorie, Ed.C.I.A.C.O, 1985.

- GIROUARD (M)

Cities and People  
A Social and Architectural History  
Yale University Press, 1985.

- Culture-technique, I.F.A

L'usine et la ville, 150 ans d'urbanisme 1836-1986  
Paris, 1986.

- Annales de la Recherche Urbaine N°29

Industries et territoires  
Dunod, 1986.

- VAN LIER (H)

Le nouvel âge  
Casterman, 1962.

- DUBY (G)

Histoire de la France urbaine  
Tome V, la ville aujourd'hui.

- ROSSI (A)

L'architecture de la ville, 1966  
L'Equerre, 1981.

- ARGAN

L'Europe des capitales  
Ed. Skira.

- Le paysage de l'industrie

Archives de l'Architecture Moderne  
Bruxelles, 1975.

- FREY (J.P)

La ville industrielle et ses urbanités  
Le Creusot 1870-1930  
Architecture + Recherches, Mardaga 1986.

- Catalogue : A la conquête des Mers

Maisons et marchands des Pays-Bas  
Lille, 1983.

- Catalogue EUROPALIA, 1985

Splendeurs d'Espagne et les villes Belges, 1500-1700.

- Revue Urbanisme, N°213

Gestion/Reconversion.  
LACAZE (J.P)

Le marché des friches industrielles.

ARNAUD (Ch)

Paradoxes de la mobilité: déclin industriel et enracinement urbain.

- Paysages - photographies

La mission photographique de la DATAR  
Hazan, 1985.

- Alma-gare, lutttes urbaines à Roubaix.  
Dunod, 1981.

- SABBE (E)

Anvers, métropole de l'Occident, 1492-1566.  
Bruxelles, 1952.

TABLE DES ILLUSTRATIONS

- Anvers, plan de la ville en 1548	P. 8
- Anvers: incendie de 1576	P.10
- Anvers: plan de la ville vers 1635	P.12
- Bruges: plan de Marcus Gheeraerts en 1568	P.14
- Bruges: tableau de P.Claessens le vieux, 1550	P.16
- Roubaix: le château en 1635	P.18
- Roubaix: plan en 1811	P.20
- Roubaix: plan en 1889	P.22
- Le centre de Roubaix en 1937	P.24
- Le centre de Roubaix en 1975	P.26
- Le centre de Roubaix en 1985	P.28
- Roubaix: restructuration du quartier de l'Alma-gare	P.30
- Roubaix: le Boulevard des Nations-Unies: un nouveau centre	P.32
- Moulins-Lille: carte des mutations récentes	P.34
- Moulins-Lille: carte du mode d'implantation du bâti dans l'îlot	P.36
- Moulins-Lille: catalogue de photos Photos 1 à 50	P.43-45-49-51- 53-55-57-59- 61-62-63-64- 65-67

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION	P.3-4
<u>1ère Partie</u> : problème de la reconstruction de la ville sur elle-même	P.5
I la ville dans la continuité	P.6
- Les villes d'Italie du Nord	P.7-
- Les villes de l'Europe du Nord-Ouest	P.9
II Continuité et rupture	P.17
- Un phénomène d'extension urbaine de grande envergure	P.18
- Les traces de la ville industrielle construite sur la ville pré-industrielle	P.22
- La ville industrielle, création du XIXè siècle	P.26
III Les leçons de Moulins-Lille	P.32
- Les traces de l'histoire	P.33
- L'aspect monumental: les "châteaux forts" de l'industrie	P.34
- L'aspect modeste: le devenir des courées	P.38
CONCLUSION	
<u>2ème Partie</u> : L'errance des références	P.42
I L'usine: un passé ou un avenir architectural?	P.43
II Le mouvement moderne	P.51
III Architecture Post-Moderne et Régionalisme	P.55
CONCLUSION GENERALE	P.70
REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES	P.72
TABLE DES ILLUSTRATIONS	P.76